

INOUE Hisashi

# LES 7 ROSES DE TÔKYÔ

Roman traduit du japonais  
par Jacques Laloz



*Éditions  
Philippe Picquier*

Ouvrage sélectionné par le Programme de publication  
de littérature japonaise (JLPP), géré par le Centre de promotion  
et de publication de littérature japonaise (J-Lit Center)  
sous l'égide de l'Agence des affaires culturelles japonaise.

Titre original : .....

© .....

© 2007, Editions Philippe Picquier  
pour l'édition française  
Mas de Vert  
B.P. 150  
13631 Arles cedex

[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*En couverture* : © .....

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*Mise en page* : Atelier EquiPage - Marseille

ISBN : 978-2-87730-0000000

## AVRIL

Le 25

De bonne heure ce matin, mon frère aîné qui demeure au coin de la rue a porté aux Furusawa les cadeaux de fiançailles. Je lui avais confié une pièce d'étoffe pour *hakama*<sup>1</sup> obtenue voici peu en échange de deux cent cinquante éventails rigides ainsi que 500 yens en espèces. Vu le manque de matière première qui m'empêche de confectionner de nouveaux éventails, je considère que nous avons fait là un réel effort ; nous ne pouvons faire mieux.

A son retour, il nous a déclaré :

— A propos de votre entrevue officielle, l'autre jour, je me suis laissé dire que le jeune Tadao n'a pas levé un instant les yeux des mains de votre Kinuko. Du coup, ils vont vous l'envoyer le 27, dans la matinée. « S'il vous plaît, a ajouté Mme Furusawa, faites en sorte que, cette fois, il regarde bien tout son soûl le visage de sa future épouse. »

Kinuko a piqué un fard. Quant à Fumiko et Takeko, elles ont taquiné leur aînée :

— Toi non plus, tu ne l'as pas regardé, avoue !

Après discussion avec ma femme Kazue, nous avons décidé d'envoyer les promis après-demain au théâtre Embujô de Shinbashi.

C'est justement le premier jour des représentations avec Kikugorô sixième du nom. Seuls tous les deux, sans présence familiale, ils devraient pouvoir au moins se regarder en face.

Le cerisier double, chez nos voisins les Takahashi, s'est couvert de fleurs. Tous les passants lèvent la tête et y vont d'un « oh ! » admiratif.

Le 26

Me suis levé tôt et mis à réparer le triporteur. Mais j'ai eu beau faire, il n'a rien voulu savoir pour démarrer. J'ai pourtant fait tout ce que je pouvais. Il le fallait bien, du moment que j'ai accepté ce travail de livraison des engrais et outils de la maison « Le Matériel agricole Furusawa », aux agriculteurs du quartier de Katsushika, mais cela a été peine perdue. *Le Patrouilleur*, entendu à la TSF ce midi joué à la mandoline par un nommé Masao Sasaki, m'a remonté un peu le moral et j'ai pu aller chez le concessionnaire Daihatsu, à Nihonbashi Honchô, aidé par Fumiko au volant et ma femme qui poussait, tandis que j'étais devant et tirais sur une corde de chanvre.

Vérification faite : « Votre voiture est usée d'un peu partout, m'a expliqué le patron. J'aurais les pièces, je ne dis pas, je pourrais peut-être vous arranger ça, mais nous-mêmes qui sommes les constructeurs, nous n'en avons plus. M'est avis que vous devriez vous faire une raison. »

Ai refait tout le chemin de Nihonbashi à la maison, à Nezu, le cœur gros, en tirant sur la corde à travers le paysage de décombres. Peu s'en fallait que je ne pleure, tant l'épreuve était dure pour moi. J'ai appelé au téléphone la maison Furusawa, à Senju, pour m'excuser de me désister. Après quoi, je suis allé trouver mon frère, et là encore je me suis excusé :

— Moi qui voulais en mettre un coup en faisant le petit coursier, je vais devoir laisser tomber étant donné que le plus important, le triporteur, me fait faux bond. Dès demain, je vais reprendre mes tournées pour voir s'il n'y a pas moyen de trouver des matériaux pour éventails. Quand je pense que tu m'avais présenté un bon

client en la personne des Furusawa ! Je suis désolé de ne pas être à la hauteur.

Là-dessus, il m'a expliqué :

— A Toride, tu as le brasseur de saké Yamamoto, tu te souviens ? Celui qui t'a passé une commande – deux mille ou quelque chose comme ça, non ? – il y a de cela peut-être cinq ans. Rappelle-toi, c'est même moi qui te l'avais dégotée, cette commande. Eh bien, figure-toi que, voici quelques jours, j'étais allé le voir pour obtenir discrètement du saké, et le patron me fait : « Nous n'avons plus besoin de notre triporteur. Si vous connaissez quelqu'un qui serait éventuellement intéressé, je suis disposé à m'en défaire pour, disons, 1 000 yens d'arrhes en espèces. » Autrement dit, le reliquat payable par mensualités. Tu pourrais aller le voir, demain, par exemple ? A moins qu'on ne décide que c'est moi l'acheteur et que, ensuite, je te la loue. C'est aussi une solution.

Il a sorti de son coffre-fort portable cinq de ces coupures de 200 yens tout juste émises par la Banque du Japon. Ces derniers temps, les billets de 100 yens font pâle figure avec leur papier et leur impression de piteuse qualité, ils ont l'air bâclés, on n'éprouve aucune satisfaction à les contempler, mais ceux-là – les premiers que je voyais – ont rendu un agréable son nerveux entre les doigts. Les tracasseries que me vaut cette tête de bois de triporteur m'empoisonnent l'existence depuis tout ce mois. C'est tout heureux à l'idée que j'allais cesser de me ronger les sangs dans l'atmosphère empoussiérée des ruines et reprendre du poil de la bête en admirant les paysages bucoliques du printemps resplendissant, que j'ai pris les coupures flambant neuves et quitté mon frère.

Il y a quelque blasphème, je le reconnais, à traiter mon triporteur de « tête de bois », comme je viens de le faire. Je l'ai acquis voici maintenant huit ans, je crois bien, au printemps 12 de Shôwa (1937), à l'époque où la maison Yamanaka connaissait sa plus belle prospérité. C'est nous qui avons obtenu l'exclusivité de la fabrication des éventails commémoratifs destinés aux abonnés de l'Asahi Shinbun lorsque le Kamikaze, l'avion du quotidien parti pour l'Europe, a relié

Tôkyô à Londres en 94 heures, 17 minutes et 56 secondes, établissant ainsi un nouveau record du monde. Nous avions alors en permanence pas moins de douze ou treize ouvriers. De même, les éventails offerts à tout spectateur à l'occasion de l'inauguration du stade de base-ball du Kôrakuen, en septembre de la même année, provenaient de chez nous. C'est dire que le triporteur était alors rudement mis à contribution. Je ne devrais point en dire du mal.

D'autant que c'est aussi grâce à lui que l'idée m'est venue de me lancer dans le petit transport, ce qui m'a permis de lier connaissance avec la maison Furusawa, et, par voie de conséquence, à Kinuko d'épouser sous peu le jeune patron. Loin d'avoir une « tête de bois », le vaillant triporteur a pour nous, dirais-je, les attentions du dieu du mariage.

Passais le long de chez nos voisins, les Takahashi, lorsque j'ai perçu de brusques vrombissements assourdissants de B-29. D'un seul bombardier. J'ai levé les yeux vers le ciel étoilé, intrigué de n'entendre aucune sirène, pas même celle de la première alerte aérienne. Un engin de reconnaissance ? Mais je me suis fait la réflexion que, auquel cas, il se présenterait de jour. C'est alors qu'à mon grand effarement, le bruit a cessé net pour, tout aussi soudainement, laisser place à une avalanche de bruits de moteurs retentissants, ceux d'une escadrille entière cette fois.

— Ha, le père Yamanaka qui panique ! Le fils Takahashi, Shôichi, en première année au collège d'Azabu, s'est montré à la fenêtre du premier. Vous êtes le cinquième, m'sieur. Vous aussi, je vous ai eu avec ce disque. Il s'est éclipsé un instant, le temps de mettre fin au tintamarre des forteresses volantes. Ça s'appelle *Vrombissements de B-29*, c'est de la Nitchiku. Ça vient de sortir. Il agitait la fine brochure jointe à la pochette : ici, c'est écrit « Des enregistrements proprement suicidaires voient enfin le jour », vous voyez. Ah, c'est vrai, vous pouvez pas voir !

— Enregistrer ce genre de futilités en pleine guerre ! Et il faut encore qu'il s'en trouve pour les acheter !

— Vous êtes un mauvais patriote ! a-t-il raillé. C'est le quartier général de l'armée de terre, section Fortifications, qui l'a commandité. Et il est recommandé par le grand quartier général de la défense et le ministère de l'Armée de terre.

S'il se livre parfois à de curieuses facéties, le garçon a un fond sérieux, et il est d'un naturel enjoué. Il m'arrive de le trouver plus séduisant que notre Kiyoshi, qui est bûcheur, j'en conviens, mais renfermé. Je lui ai adressé un signe de la main et j'ai repris mon chemin.

A la maison, Kazue était en train de coudre un kimono pour Kinuko. Ces temps-ci, elle pousse l'aiguille jusqu'aux approches de l'aube. Elle veut ainsi achever seule un ensemble de literie et trois kimonos, ce qui n'est pas rien.

— Ça suffit, allons, il faut te coucher, lui ai-je fait. A te surmener comme ça, tu vas finir par te retrouver allongée pour de bon.

A quoi elle m'a répondu :

— Si on déclenche l'alerte, je fais un paquet de tout le trousseau de Kinuko, et toi, tu le transportes jusqu'à l'abri souterrain du parc d'Ueno. Songe que si tout cela devait finir dans les flammes, je ne le supporterais pas.

Ai rapproché d'elle la petite table basse pour me mettre à mon journal.

Le 27

Suis sorti de bonne heure et me suis rendu à la gare d'Ueno où j'ai fait la queue pour acheter mon billet. Le ciel était dégagé, un ou deux nuages se déplaçaient paresseusement, d'est en ouest. Une quinzaine s'est écoulée depuis le dernier raid aérien, les allées et venues des sinistrés se sont calmées et la gare a retrouvé sa tranquillité habituelle. Lorsque le train a passé Kitasenju et traversé le canal Arakawa, le paysage a changé tout d'un coup. A la place de la surface de décombres brunâtres s'étendaient des champs verdoyants. On apercevait de-ci de-là au milieu des taches jaunes et rouge pâle. C'étaient du colza et des cerisiers en fleur. Vers Kanamachi, les

chemins étaient nombreux que bordaient des saules dont les pousses faisaient comme un mur éblouissant en réverbérant les rayons du soleil.

Suis arrivé à la brasserie de saké Yamamoto à 10 h justes. Comme le patron actuel a été réquisitionné aux Draperies de l'armée de terre, à Kashiwa, j'ai expliqué le but de ma visite au père, aujourd'hui à la retraite, mais il n'a rien pu me dire.

— Pour cette histoire de triporteur, faut voir le fils. A propos, vous êtes qui, déjà ?

Il m'a fait répéter je ne sais combien de fois. Et autant de fois j'ai dû répondre :

— Yamanaka, de Nezu. Il y a un certain temps, vous m'avez honoré d'une magnifique commande d'éventails de réclame pour votre maison.

Au bout de la énième fois, il a lancé, et j'ai cru entendre résonner un gong : « Des éventails, on en a pas demandé ! » avant de répéter, farouche : « On en veut pas, on en veut pas ! » Je me suis inquiété auprès de sa bru qui m'a expliqué que l'autre jour, des B-29 avaient largué des bidons vides, histoire de s'en débarrasser au retour, et il y en avait un qui était tombé tout près de lui, à moins de dix mètres, et depuis, il avait l'esprit un peu dérangé. Elle a ajouté :

— Qui plus est, il est d'une humeur massacrant depuis deux ou trois jours. A cause de son plat favori, l'anguille grillée au jus de soja. Figurez-vous qu'on a décrété que les bassins à pisciculture des environs seraient tous transformés en rizières. J'ai eu le malheur de dire : « A partir de cette année, on peut dire adieu au bol de riz à l'anguille » et aussitôt il s'est mis à faire la tête. Et depuis il est comme vous le voyez là. Un vrai gosse.

Me suis souvenu que dans l'Asahi Shinbun que je lisais ce matin en attendant mon tour devant le guichet de la gare, il y avait ce titre : « Plus de *kabayaki* avant longtemps ». Et le journaliste écrivait : « La commune rurale de Minami-Shônai, un village comme tant d'autres, riverain du lac Hamana où sont élevées les si réputées anguilles de Hamana, entend organiser son autosuffisance alimentaire et faire de



tout fermier un propriétaire. Pour cela, à l'initiative du maire, M. Katsuhiko Tokuda, diplômé d'une faculté d'agriculture, ses édiles ont décidé de transformer en belles et bonnes rizières donnant double récolte l'an les quelque 63 hectares de bassins à pisciculture de la commune. » On se déclarait résolu à se contenter, pour commencer, d'ensemencer environ 40 hectares cette année, pour augmenter la récolte, à l'automne, de deux mille sacs, soit une production double de celle de l'an passé. Pour ce qui est de l'affectation en rizières des bassins piscicoles, la tendance semble bien se manifester dans tout le pays. Qu'on augmente la production du riz, voilà une chose qui est la bienvenue et m'émeut aux larmes. Seulement, je suis comme M. Yamamoto père, le bol de riz à l'anguille *kabayaki* est un de mes plats favoris. Je me sens écartelé entre la joie et la peine. Mais, bon, je n'ai qu'à me ménager des entrevues avec ce plat. Après tout, n'ai-je point ce don très particulier de faire surgir des plats à ma guise pendant mes rêves ? Au moment de me coucher, je songe très fort, par exemple : « Je veux rêver que je me m'en mets plein la lampe de sashimi et de riz bien blanc » et, recta, j'en rêve. Dès ce soir, je vais invoquer l'anguille.

J'ai été soulagé d'entendre la jeune Mme Yamamoto me dire :

— J'en parlerai à mon mari. Probablement qu'il dira « Je vends ».

Dans mon soulagement, je l'ai priée de me céder des provisions. Elle a bien voulu me vendre cinq *shô*<sup>2</sup> de soja, 5 *kanme* de pommes de terre et deux belles bottes de trèfle odorant *mitsuba*, l'ensemble pour 10 yens. Tout cela pour ce prix, je considère que c'est donné. Elle m'a ensuite indiqué deux paysans chez qui je suis passé au retour. J'ai obtenu un *shô* (1,8 l) de riz, un autre de soja, deux bottes d'oignons, 2 *kanme* (7,5 kg) de farine de blé à nouilles, pour lesquels j'ai déboursé 45 yens. Ces dix derniers jours, j'ai déjà réuni une douzaine de bouteilles d'Ajinomoto<sup>3</sup>, cinq feuilles d'algues *nori* de bonne qualité, 500 *momme* de sucre, autant de morue salée, une grosse bouteille de sauce de soja YamaSa, une bouteille de sauce Bulldog et une de Ketchup. A quoi s'ajoute donc mon butin

de la journée. Nous voici maintenant en mesure d'offrir un festin à Kinuko le jour où elle quittera la maison ; et celui qui marquera sa première visite d'épouse chez nous est à peu près assuré. L'idéal serait d'avoir un peu de poisson et de bœuf, mais pareil luxe nous est interdit.

Suis revenu un peu avant 17 h. Kazue a poussé un cri de midinette en découvrant tout ce que je transbahutais sur mon dos. Faut-il qu'elle ait été contente ! A ce moment, Kinuko est rentrée. Elle a expliqué qu'elle était allée directement à son rendez-vous avec son promis à la gare d'Ueno de la ligne privée Keisei.

— Et il ne t'a pas raccompagnée ? lui ai-je demandé, mais, à l'entendre, il était trop gêné et l'avait reconduite jusque devant la maison, et une fois là avait refusé à toute force d'entrer.

— Pour ne rien arranger, ce lascar de fils Takahashi, Shôichi, est venu justement à passer et il lui a lancé : « Tiens, c'est vous l'heureux homme qui va épouser la beauté du quartier Miyanaga de Nezu ? » Du coup, il a rougi jusqu'aux oreilles et il est reparti à toutes jambes.

— Petit garnement de Shô ! Je vais lui passer un bon savon la prochaine fois que je le rencontre, Kinu. Laisse-moi le soin de te venger, a fait Takeko en retroussant sa manche. C'est grâce à moi s'il a pu rentrer au collègue d'Azabu, après tout. C'est parce que je l'ai aidé à travailler qu'il est arrivé au bon niveau qu'il a maintenant. Devant moi, il file doux ! Ça suffit comme ça à la fin.

— Bah. Il est à un âge où on veut montrer qu'on est un grand, a fait Fumiko en repoussant ses baguettes. Tiens, ce matin, il m'a dit : « Félicitations pour votre accession au titre de seconde Reine de beauté du quartier Miyanaga ! » A cet âge, ça doit vous travailler, l'envie de dire ce genre de chose.

— Fumiko, « seconde Reine de beauté » ? Mais c'est un compliment, ça. Il a voulu te faire un compliment.

Kiyoshi a plaqué ses baguettes sur la table et disparu dans l'escalier. Comme cela jetait un froid, et pour me donner contenance, j'ai interrogé Kinuko :

- Comment cela s'est-il passé, au théâtre ?
- Le lever de rideau a traîné en longueur, on nous a fait poireauter un bon moment.
- Que veux-tu, c'était le premier jour.
- Quand la farce *Bôshibari* a été terminée, Kikugorô s'est présenté sur la scène en costume de *tarokajo*<sup>4</sup> pour s'adresser au public. Il a eu un énorme succès. « ... Dix-huit de nos confrères, et je citerai en premier Koïsaburô et Gennosuke, sont portés disparus depuis le début des raids aériens. Quant aux sinistrés, on ne saurait les dénombrer. Pour le moment, le seul de notre troupe à ne pas avoir eu à souffrir de la guerre est Omezô. La situation n'est point différente pour nos accompagnateurs et nos musiciens, que la guerre a dispersés aux quatre vents, ne nous laissant qu'un unique shamisen<sup>5</sup>, celui du camarade Wasaburô. Là-dessus, tous nos costumes et nos décors et accessoires ont été la proie des bombes des B-29 et se sont envolés en fumée, et c'est avec les moyens du bord que vous nous verrez jouer aujourd'hui. La seule chose qui nous reste, je dis bien la seule, c'est notre art, qui est une part inaliénable de nous-mêmes. Cet art n'est ni de bric et de broc, non plus qu'un pis-aller, c'est celui que nous avons consacré notre vie entière à faire nôtre. C'est sans complexe que nous le produisons sous vos yeux. »
- Voilà un discours bien dans la manière du sixième Kikugorô.
- « ... Je suis moi-même un enfant de Tôkyô. Mes anciens y vivent depuis des générations, et depuis des générations nous avons l'honneur et l'avantage de bénéficier de votre confiance, cher public. Peu m'importe de mourir sous les bombes, sur ces planches où l'on se produisait déjà quand Tôkyô s'appelait encore Edo. C'est même le vœu que je nourris. Je suis résolu à ne pas bouger de Tôkyô si cela doit permettre d'apporter quelque baume au cœur de toutes celles et de tous ceux que les bombes ont jetés à la rue, quelque réconfort à nos guerriers de l'industrie qui contribuent à accroître l'effort de guerre, et puisque j'accomplis ainsi à ma manière ma part de l'œuvre générale. Les quotidiens réduisant leur surface, nous

n'avons pu y faire passer aucune réclame, ni bien sûr, pour le programme, ni non plus pour le nom de cette scène et les séances de ce jour de représentation inaugural. J'en conclus que peu de gens savent que nous nous sommes retranchés dans ces lieux et nous consacrons de toute notre âme à notre art. Aussi j'exprimerai le souhait que chacun de vous ici contribue à faire savoir notre présence dans ce théâtre Embujô de Shinbashi et que nous n'y sommes point inactifs. Haut les cœurs, tous, jusqu'à la victoire finale ! »... Voilà ce qu'il a déclaré, en substance. Il n'empêche, je l'ai trouvé amaigri. Quand je l'ai vu avec toi, papa, à l'automne dernier, il était gros à en crever et voilà que six mois après, on dirait un hareng saur. Là, il n'avait que la peau sur les os.

— Ce que tu dis s'applique à tout le monde, ma fille.

— A l'entracte, Tadao et moi avons mangé chacun notre *bentô*. Dans le sien, il y avait un morceau de côte de bœuf. Je me suis régalée.

— Vous aviez pris quelles places ? a demandé ma femme.

— Des premières. Les 11 et 12 du parterre.

— Il ne s'est pas moqué de toi.

— 15,5 yens la place ! Il m'a même offert la mienne.

— Vous auriez dû vous contenter de secondes ou de troisièmes et mettre la différence à gauche. Mais c'est vrai que pour vous deux, aujourd'hui n'était pas un jour comme les autres. Seulement, une fois devenue une Furusawa, prends bien soin de faire des économies. Une maison part en fumée, les économies restent. Rien de plus vulnérable que le bas de laine, a ajouté Takeko en fredonnant et tout le monde est parti à rire. Il faut dire que cette phrase, un slogan lancé par le ministère des Finances pour encourager à l'épargne, connaît une certaine vogue, ces derniers temps. Par exemple, un matin, au réveil, on voit le ciel dégagé, et on murmure : « Une maison part en fumée, le soleil du levant reste... ». Ou encore quand, chez quelqu'un, on vous sert un *shiruko*<sup>6</sup> de derrière les fagots, on complimente la maîtresse de maison d'un « Une maison part en fumée, mais je vois que le *shiruko* reste ».

— Et vous avez discuté, tous les deux ? s'est enquis, cette fois, Fumiko.

— J'ai appris un tas de choses sur le magasin. Tadao n'a encore que vingt-quatre ans, mais il a l'air d'avoir parfaitement remplacé son père. Il m'a dit qu'il possédait le permis poids lourd. Et que la maison fait autour du million de yens de chiffre d'affaires par mois.

Je me doutais plus ou moins qu'ils arrivaient à un chiffre pareil. Le mot d'ordre national, aujourd'hui, est « augmentation de la production alimentaire et de l'armement ». Seuls ceux qui sont dans l'alimentation et l'armement font des affaires quasi miraculeuses. Le Matériel agricole Furusawa vend des engrais et des instruments aratoires aux agriculteurs. Comme il ne peut y avoir d'augmentation de la production alimentaire sans ces deux secteurs, les autorités ne se décideront jamais à en arrêter la fabrication. A qui est nanti rien d'impossible. Forcément, puisqu'il se trouve toujours preneur. De leur côté, les paysans ont un si cruel besoin d'engrais et de machines qu'ils écoulent soja et riz en catimini auprès des Furusawa. Lesquels les revendent au marché noir. Il faudrait être d'une maladresse insigne pour ne pas arriver à s'en mettre plein les poches.

— Il m'a dit aussi que sa grand-mère faisait bâtir à Shimoyagiri, quelque part à Matsudo, pour y finir ses jours. Même que sa sœur cadette, Tokiko, va aller habiter avec elle. C'est un peu comme si toutes les deux se réfugiaient là-bas, quoi.

— Autrement dit, ta belle-sœur ne sera bientôt plus là, a dit Takeko. C'est une bonne chose.

— Au contraire, je me sens des responsabilités.

— Ah tiens ? Comment ça ?

— Parce que c'est une grosse travailleuse. La mère est morte quand elle avait quatorze ans...

— Et la Mme Furusawa actuelle ?

— Le père s'est remarié.

— On dit que c'est une ancienne geisha de Kameido, est intervenue Kazue. Au moment où mon frère est venu nous faire part de

cette proposition de mariage, il a ajouté : « De toute façon, comme vous finirez bien par en entendre parler, sachez que Mme Furusawa a fait carrière dans le demi-monde. Je ne saurais dire pour Tadao, en tout cas, en ce qui concerne sa jeune sœur, Tokiko, elle s'entend mal avec elle. Je vous demanderai de ne pas l'oublier. » C'est ce que ma femme essayait de faire comprendre à Kinuko. « Elle ne sait pas faire la cuisine, n'y entend rien au magasin. Paraît-il qu'à cause de cela, elle n'arrête pas de se disputer avec Tokiko. Son seul point fort, c'est sa langue. Elle s'en prend à sa belle-fille, à qui elle reproche chaque fois la même chose : "Pour toi, je suis une marâtre, mais je n'en suis pas moins ta mère, et tu n'as pas à me parler sur ce ton ni à avoir cette attitude !" » Et ça finit régulièrement par des pleurs du côté de Tokiko. Je crains que toi aussi tu n'en baves avec elle, ma fille.

— Ben, Tadao m'a dit simplement : « Je souhaite que tu t'entendes bien avec ma mère. »

— Evidemment. Personne ne commence jamais par tout dévoiler de ce qui se passe chez lui.

— Enfin, bref, pour revenir à Tokiko, elle a quitté l'école à la mort de sa mère pour se consacrer au ménage et à la cuisine. Ils ont cinq employés dans la boutique, et ce n'est pas une mince affaire de les nourrir. Et pourtant, il paraît qu'elle s'en est très bien tirée et qu'elle n'a pas tardé à commencer à s'occuper en plus du magasin. Elle a passé le permis poids lourd et travaillé à en rendre Tadao jaloux. On dit qu'entre Ueno et Senju, elles ne sont que trois femmes à avoir ce permis. Et la voilà qui déménage pour suivre sa grand-mère à Shimoyagiri ! A sa place, j'en serais bien incapable. C'est pour ça que j'ai dit que je me sentais des responsabilités.

— Elle a beau être courageuse, comme tu dis, il y a au moins un rôle qu'elle ne peut pas jouer, c'est celui d'épouse de Tadao. Il te faut avoir confiance en toi, ma fille.

Cet argument qu'avancait ma femme pour encourager Kinuko m'a paru peu convaincant. Je me suis levé et ai allumé la TSF. Aux informations de 19 h, on a annoncé que l'Armée rouge occupait les

deux tiers de Berlin. Ensuite, nous avons écouté tous ensemble une déclaration du directeur général de l'Office de l'information, Hiroshi Shimomura, intitulée « Comment remporter la bataille d'Okinawa ». Selon lui : « Nous avons eu, certes, à subir de lourdes pertes, inéluctables, cependant les combats qui se sont déroulés jusqu'à présent ont infligé aux avions et aux vaisseaux de l'ennemi des pertes infiniment plus graves. » Il a continué en déclarant qu'il n'y avait plus ni front ni arrière, que les cent millions<sup>7</sup> de sujets de l'empereur que nous sommes doivent s'armer d'une résolution sans faille et, unis en une seule balle de feu, épauler la lutte courageuse que livrent nos soldats des forces terrestres et navales entièrement mobilisés au sacrifice de leur vie, ainsi que de la population locale ; puis il a conclu que c'était cette lutte acharnée de toute notre population qui rendrait indestructible notre archipel divin et nous permettrait de parvenir à la conclusion victorieuse de cette guerre de la Grande Asie orientale. A l'entendre, le nombre de Berlinoises luttant aux côtés de la Wehrmacht ne cesse de croître ; de leurs fenêtres, ces vaillantes femmes lancent des grenades sur les chars soviétiques qui passent en dessous. « Ces courageuses Berlinoises, a-t-il expliqué, doivent servir d'exemples aux sujets de Sa Majesté impériale, à l'arrière. » Je consigne tout ceci en écoutant le cinquième épisode du feuilleton *Tesshû Yamaoka*, lu par Yaozô Ichikawa.

Le 28

Le centre-ville n'a pas reçu de bombes depuis le 19 dernier et le doux temps printanier continue. Pour autant, chaque jour voit arriver une superforteresse isolée qui, à plusieurs reprises, survole notre capitale impériale en laissant derrière elle un quadruple sillage blanc. Il ne fait pas de doute que ce sont des vols de reconnaissance destinés à localiser les objectifs des prochains bombardements. C'est toujours ce qui se passe avant chaque attaque monstre. Un tel calme règne qu'on ne sait trop quoi évoquer quand on rencontre quelqu'un. Le ventre me serre à la perspective du futur raid, même

si je sais qu'il est vain de s'inquiéter du lendemain. Pour qui demeure à Tôkyô, il n'existe qu'une recette : profiter autant que faire se peut du temps présent, ne penser qu'à goûter à la tranquillité actuelle. Quoi qu'il en soit, l'absence de bombardement nocturne me permet de dormir sur mes deux oreilles. Je ne connais rien de plus appréciable. Je prie le Ciel que nous ne soyons pas bombardés avant que Kinuko n'ait été mariée et ne soit repartie de la visite rituelle qu'elle nous fera le troisième jour.

Ai l'intime conviction que cette paix dont jouit notre cité ne peut être qu'un don de nos héroïques aviateurs des Forces spéciales d'assaut *Tokkôtai*. Les unités mécanisées ennemies menacent maintenant la plus grande île de l'archipel d'Okinawa, mais elles sont accueillies par les attaques de nos vaillants petits gars qui se sont portés volontaires pour ces unités spéciales et n'hésitent pas à se jeter héroïquement contre elles avec leurs appareils. Comme le disait hier soir à la TSF M. Shimomura, le directeur général de l'Office de l'information, les pertes infligées par ces unités aux bâtiments ennemis sont considérables. Si l'ennemi entend vraiment remporter la bataille d'Okinawa, mieux vaut pour lui s'en prendre d'abord aux bases des Forces spéciales de Kyûshû plutôt qu'à Tôkyô. C'est ce que, d'ailleurs, en face ils ont compris puisqu'ils dirigent à présent leurs puissantes escadrilles de B-29 vers Kyûshû. Conséquence, il se trouve naturellement à court d'appareils pour nous bombarder ici. L'Asahi de ce matin publiait un article qui va dans le sens de mes supputations. « Hier 27, à l'aube, pouvait-on lire, près de cent cinquante superforteresses ennemies ont assailli par vagues, pour la seconde journée consécutive, les bases du secteur sud de Kyûshû. » Je remercie du fond du cœur ces valeureux aviateurs des *Tokkôtai* dont le sacrifice est pour nous, ici, gage de calme et de sommeil tranquille.

A propos de journal, justement, j'ai reçu dans la matinée la visite de M. Tokuyama, du bureau des Messageries réunies.

— Vous êtes abonné à la fois à l'Asahi et au Yomiuri, je crois, m'a-t-il fait, et je lui ai répondu :



— Jusqu'à l'an passé, j'en recevais trois – Asahi, Mainichi et Yomiuri –, mais en août, vous m'avez demandé d'en prendre un de moins et j'ai renoncé au Mainichi. Y aurait-il un problème ?

Il m'a expliqué :

— Toute la presse va publier un avertissement aux lecteurs dans l'édition de demain, car, dorénavant, on ne pourra plus s'abonner qu'à un seul quotidien. Vous allez devoir faire un choix entre l'Asahi et le Yomiuri. Vous êtes libre de garder celui que vous voulez.

Le problème était plus ardu qu'il n'y paraissait dès d'abord ; je n'ai su répondre que par un gémissement. Depuis que j'ai perdu les moyens de fabriquer mes éventails, tant pliants que rigides, il ne m'arrive plus que des tracas à la chaîne, que, toutefois, la lecture de la presse et l'écoute de la TSF parviennent encore au moins à me faire oublier. Les seuls menus plaisirs qui me sont encore accordés sont l'Asahi, le Yomiuri et la radio. Et voilà que, à mon grand regret, j'allais être privé du tiers d'entre eux.

— Tenez. Voici ce que les quotidiens distribuent, m'a dit M. Tokuyama en me faisant voir un feuillet unique au format d'un numéro spécial. C'est ce que tous publieront à la Une dans leur édition de demain.

J'ai obtenu de recopier le contenu pour gagner du temps avant de donner ma réponse à ce cruel dilemme : Asahi ou Yomiuri ?

« A compter du 1<sup>er</sup> mai, les abonnés à deux quotidiens ne pourront plus en recevoir qu'un seul. Cette mesure a été prise afin de faire face à la pénurie de papier journal imposée par les rigueurs de la guerre, ainsi que pour remplir notre mission d'information, et nous prions chacun de bien vouloir coopérer. Vous en serez avertis également par nos bureaux des Messageries réunies, et en appelons à votre compréhension. Asahi Shinbun/Tôkyô shinbun/Nippon Sangyô Keizai/Mainichi shinbun/Yomiuri shinbun. »

Tout en recopiant, je réfléchissais. Il y a huit ans, j'ai eu l'occasion de travailler pour ces deux journaux. L'Asahi m'avait commandé vingt mille articles, le Yomiuri trois mille. Je leur suis

reconnaissant à l'un comme à l'autre de leur commande, mais c'est tout de même à l'Asahi que va ma plus chaude reconnaissance, eu égard aux dix-sept mille de différence. Il m'en coûtait, bien sûr, mais j'allais devoir renoncer au Yomiuri. Et c'est sans le moindre empressement que j'ai annoncé à M. Tokuyama :

— Je vais garder l'Asahi.

Le 29

Aujourd'hui est jour de réjouissance puisque c'est celui de l'anniversaire de l'empereur.

L'empereur fête aujourd'hui 29 avril son quarante-quatrième anniversaire. Sa santé est toujours aussi resplendissante et le modeste sujet que je suis éprouve une insondable émotion à voir le zèle de tous les instants qu'il met, par ces temps de dures épreuves, à diriger nos armées et à administrer les affaires de l'Etat.

Ce jour tombe un dimanche et, rien n'annonçant un raid aérien, je me dis que l'occasion est unique et que je devrais en profiter pour me prélasser au lit, comme l'envie m'y pousse, mais ce serait trop beau ! Il me faut faire le chemin jusque chez mon oncle de Tsunohazu, quartier de Shinjuku, pour lui porter les deux milliers d'éventails rigides et les quatre cents pliants que j'avais déposés au temple Ensôji de Yanaka, et qui constituent le restant de ma fortune. J'ai prévu en effet de mettre en sûreté cette source de revenus familiale, en la confiant à mon oncle qui se prépare à se replier avec les siens dans le département de Yamanashi. Le supérieur du temple m'a confié que lui aussi va se réfugier en province. Faut-il que ce soit la fin de tout pour que nos prêtres quittent Tôkyô les uns après les autres, alors qu'il y a tant à faire pour eux dans cette ville où abondent morts et sinistrés !

Ai emprunté une charrette à bras à mon frère. Il fait métier de prêteur et, à côté, en toute discrétion, loue son véhicule. Bien sûr, finaud comme je le connais, j'imagine qu'il l'aura extorqué à un débiteur. Je le soupçonne déterminé à rester à Tôkyô jusqu'à la dernière extrémité pour pouvoir racheter à vil prix les biens de ceux qui

s'en vont. Voyant que Kiyoshi était à sa table en plein travail, le front ceint du bandeau « A moi l'entrée à l'École de comptabilité de la marine ! », je suis allé demander au jeune Shôichi, le fils Takahashi, pour qu'il pousse la charrette.

— Un yen aller-retour jusqu'à Shinjuku.

Le tarif que je lui proposais était plus que généreux mais le garçon ne s'est pas montré bien intéressé. J'ai donc précisé :

— Mais Fumiko et Takeko pousseront de chaque côté...

Là, il ne s'est plus fait prier.

Nous atteignons les premières ruines de l'arrondissement de Hongô quand nous avons aperçu un rassemblement. Était-ce qu'il en avait assez de pousser ou qu'il était blasé de la présence des filles (sans doute pour ces deux raisons), Shôichi a réclamé :

— M'sieur, faut souffler un peu.

S'il me lâche maintenant, ai-je songé, ça promet pour la suite. J'ai donc décidé de faire une pause, et lui et moi nous sommes approchés des gens. On avait dégagé l'endroit de ses amas pêle-mêle de tôles ondulées et de tuiles pour y ranger des chaises, où une vingtaine de personnes avaient pris place. Sur le côté, un piquet portait une feuille de papier sur laquelle étaient écrits quelques mots : « Causerie de plein air organisée par le Mouvement patriotique pour l'industrie : – *La vie nouvelle dans les abris les témoins racontent.* »

Un homme dans le début de la trentaine, en uniforme national flambant neuf, qui m'a paru mener les débats, avait pris la parole :

— Vous tous ici présents avez subi sans vous décourager cette terrible épreuve qu'est de se retrouver à la rue après un bombardement, et maintenant vous continuez de supporter avec dignité l'existence dans les abris souterrains. Quand bien même tout ce qui a été bâti serait-il rasé de la surface de notre pays divin, notre devoir est de demeurer chacun à sa place pour combattre jusqu'au bout, jusqu'à la victoire sur les démons d'Américains et d'Anglais. Je veux dire que la lutte doit se poursuivre même si nous tous, et jusqu'au dernier, dans ce pays, devenons des habitants de l'ombre.

Voici maintenant un mois que vous éprouvez cette existence. Oui, cette existence, parfaitement appropriée à ces temps où les cent millions de sujets que nous sommes doivent se transformer en autant de combattants des Forces spéciales, vous avez été les premiers à l'éprouver dans votre chair. Cette vie dans les abris dont vous êtes les pionniers est une expérience ô combien précieuse pour le reste de nos compatriotes. En organisant cette série de causeries, nous avons pour but de préparer une brochure qui sera distribuée dans tout le pays, aussi je vous invite à vous exprimer de façon active.

Nous arrivions donc au tout début. Les gens ont pris la parole les uns après les autres.

— Dans mon abri à moi, il m'est arrivé de lever les yeux vers la sortie et mon regard a croisé par hasard celui d'un chien errant qui regardait par ici. C'était la première fois qu'un de ces chiens me regardait de haut, et je dois dire que ça a été quelque chose de tout nouveau pour moi.

— On n'a besoin d'aucun meuble là où on est. C'est comme ça que je me suis rendu compte combien j'ai pu me leurrer, croire indispensables pour vivre ces meubles en réalité inutiles. Je comprends maintenant que j'avais bien tort.

— Jusqu'ici, il y a eu bien des mots d'ordre nationaux comme « Je ne désirerai rien jusqu'à la Victoire ! » ou « Le luxe, voilà l'ennemi ! » Eh bien, je suis d'avis que c'est en vivant dans un abri qu'on comprend la véritable signification de ces expressions, car on les met en pratique.

— Le plus gros avantage qu'il y a à vivre dans un abri, c'est que les sirènes peuvent sonner à n'importe quel moment.

— Son abri, on peut l'approfondir, l'agrandir petit à petit tous les jours, si on veut. La satisfaction qu'on éprouve à pouvoir repousser les limites de son espace de vie, il n'y a que ceux qui vivent sous terre qui peuvent la goûter.

— C'est aussi mon avis. Sans compter que creuser présente l'intérêt de permettre de faire diverses trouvailles. Pour ma part, tenez,

je suis tombé récemment sur une jarre. Et j'en suis d'autant plus content qu'elle est encore utilisable.

— Sous terre, on n'est pas dérangé par le bruit. On n'a pas le souci des voisins. On ne risque pas non plus d'être reloué en cachette...

Jusque-là, que des avantages à l'actif de la vie de taupes. Mais il ne semblait pas y avoir que cela, tout ne semblait pas si rose :

— Sauf qu'on souffre quand même de l'humidité.

— Et le manque d'électricité est bien gênant

— J'aimerais qu'on nous distribue des bougies.

— Il faut que la municipalité fasse savoir sans délai sur quoi elle se base pour appliquer son plan de voirie. Comment voulez-vous creuser des abris sans le savoir !

— Je propose que la distribution des rations de riz et de pâte de soja fermenté ait lieu aussi dans les abris des quartiers détruits. Pour le moment, on est obligés de se taper une bonne trotte pour pouvoir les toucher. C'est pas commode du tout. Qu'on nous aménage des centres de distribution souterrains !

— Pour cultiver des légumes à la surface, il faut l'autorisation des propriétaires ! Mais comme malheureusement beaucoup ont fui la capitale, on sait pas comment l'obtenir.

— On devrait nous distribuer les journaux dans nos abris aussi !

Le ton montait, se faisait de plus en plus véhément. Cela n'avait déjà plus grand-chose d'une causerie bon enfant, on aurait dit une réunion où quelque révolte se complétait, dans une atmosphère électrique.

Était assis à l'écart, attentif, sourire aux lèvres, un vieux monsieur en chemise blanche et cravate comme l'espèce en est devenue bien rare ces derniers temps ; il s'est levé, s'est présenté en ces termes :

— Bonjour. Kyôtsuke Yamasaki, professeur à la faculté de technique de l'Université impériale de Tôkyô. Je vous ai écoutés en tant que représentant d'une université dont le destin est inséparable de celui de cet arrondissement de Hongô, et donc je me suis permis de

venir vous entendre, car nous souhaitons nous mettre à votre service, d'une façon ou d'une autre, non seulement pour les problèmes d'ordre architectural, mais encore juridique, avec notre faculté de droit, ou médical avec celle de médecine. Je convierai dès demain des étudiants volontaires à se constituer en ce que j'appellerai pour le moment une « Association d'inspection et d'aide aux abris antiaériens », qui fera la tournée de vos refuges. N'hésitez pas à leur soumettre tous vos desiderata. En tout état de cause, je vous remercie de m'avoir fait profiter de vos précieuses expériences.

Je partageais ces idées. Notre quartier de Nezu deviendra lui aussi, un jour ou l'autre, la proie des bombes et des flammes, et nous serons contraints, à notre tour, d'aller nous terrer dans les abris-tunnels creusés dans la colline d'Ueno. Si je peux garder dans un coin de ma tête ce qui s'est dit aujourd'hui, cela m'évitera bien des atermoiements le jour venu. Je songe en particulier à la question des bougies, si importantes. Tâchons de la garder en permanence à l'esprit.

— Ça vole pas haut, cette causerie, pas haut du tout, c'est au ras des pâquerettes. Shôichi commençait à se diriger vers la charrette que gardaient Fumiko et Takeko. Il n'y a que des hommes, pas étonnant que ça soit rasoir. Les participants ont été mal choisis.

— Parce que tu crois qu'une présence féminine aurait automatiquement remonté le niveau ?

— Des femmes auraient été là, elles se seraient certainement plaintes du manque d'hygiène de la vie là-dedans. Un copain à moi a son paternel qui est un des patrons de la Meidensha et il m'a dit que c'était comme ça dans le foyer de filles de la compagnie.

Il m'a expliqué que cette société d'appareillage électrique possède un foyer, le Meihôryô, où logent des volontaires féminines et des ouvrières. Rien n'avait été prévu pour prendre un bain. De ce fait, les occupantes fréquentaient l'établissement de bain public voisin, les Bains d'or Kusatsu. Comme partout ailleurs, on y était serré comme des sardines. Résultat inévitable : les ouvrières avaient espacé leurs visites. Ce qui, en soi, n'était pas grave. Ce qui l'était,

par contre, c'est qu'elles avaient commencé à se négliger et cela avait provoqué l'apparition de cas de dermatose chez bon nombre d'entre elles.

— La Meidensha a un deuxième foyer, le Meiburyô, qui est réservé aux ouvriers. Eh ben, alors qu'eux sont beaucoup moins soigneux que les filles, pas un n'a attrapé de maladie de peau. Autrement dit, les femmes résistent moins bien à la crasse. Tout ça pour dire qu'il aurait été plus intéressant de demander à des femmes de participer, on aurait pu les entendre raconter ce qu'elles en savent pour rester propres.

— C'est à ça que tu voulais en venir !

— Ben, ça a son importance ! L'autre fois, je suis allé au ciné Shôchiku d'Asakusa voir *Jeunes filles au camp*, avec Mitsuko Mito. Eh ben, dans le foyer où Mito et les autres filles logent, elles n'ont pas de salle de bains, et pourtant elles ont tout le temps la figure, le cou, les poignets bien brillants. Vous trouvez ça normal, vous ? Alors qu'on nous serine pour avoir « l'esprit scientifique », au ciné, on respecte pas du tout ce mot d'ordre...

Je n'ai pu m'empêcher de rire.

— Tu es un cœur tendre, mon gars.

— Croyez pas ça. Je compte aller à l'Ecole navale d'Edajima, moi.

— Qu'est-ce qui te fait rire, papa ? m'a demandé Takeko. Shôichi, de quoi vous parliez ?

— On causait entre hommes, a répliqué le garçon, bourru, en s'installant à l'arrière de la charrette.

Le retour s'est fait à vide et la voiture était légère. J'ai dit aux filles de rentrer par le tram et Shôichi et moi sommes revenus en tirant à tour de rôle. En chemin, il m'a appris que c'était la galanterie du patron des Bains d'or qui avait permis de mettre fin à cette épidémie de dermatoses au Meihôryô. Il avait mis son bain à la disposition des seules ouvrières du foyer huit fois par mois, de 17 à 18 h.

Une marmite de bouillie de riz trônait sur la petite table du dîner. Toute la famille s'est aussitôt installée. J'ai trouvé un drôle

d'air à Kinuko. Elle laissait choir de grosses larmes dans sa bouillie.

— Que s'est-il passé ? me suis-je inquiété, et c'est ma femme qui a répondu :

— Je l'ai grondée. Elle a mal cousu un kimono. Je lui ai pourtant bien expliqué, mais elle n'a rien écouté de ce que je lui disais. Passe encore avec le kimono d'une autre, mais c'est le sien ! Ce n'est pas du tout sérieux ! Si elle ne change pas, les Furusawa vont rire d'elle, en avoir une bien piètre opinion. Et d'abord, que vont-ils penser de moi, sa mère ! Voilà pourquoi je l'ai attrapée...

Elle s'excitait à ses propres paroles. C'est un défaut chez elle. Il lui arrive de s'emporter toute seule. Depuis vingt-quatre ans que je vis avec elle, je me suis habitué à bien des aspects de son caractère, mais toujours pas à ce penchant.

— Kinuko ne fait plus partie de la maison ! me suis-je surpris à rugir. C'est quasiment une Furasawa maintenant. Tu n'as plus à la réprimander.

— Reprends-en un peu, m'a-t-elle répondu en m'emplissant à moitié mon bol. Je ne suis pas du genre à avoir un faible pour les rabiots ou les flatteries. Simplement, cet aller-retour jusqu'à Shinjuku m'avait descendu l'estomac jusque dans les talons.

### Le 30

Ce matin, la radio a annoncé tout à trac : « Une formation de plusieurs escadrilles ennemies est signalée au-dessus du Pacifique faisant route vers le nord et se rapprochant de Hondo. Que chacun se tienne sur ses gardes. »

Ai entassé les effets de Kinuko sur la charrette de mon frère que je gardais encore. D'ordinaire, j'y charge des vivres et des objets d'usage courant, mais pas aujourd'hui. Nous allions pour partir avec la voiture vers Ueno et notre abri lorsque nous avons entendu le chef de quartier lancer au mégaphone :

— Les personnes de plus de soixante ans et les femmes enceintes sont seules autorisées à rejoindre les abris. Tous les autres sont priés



de rester dans le quartier. Comment voulez-vous le protéger si tout le monde abandonne sa maison pour aller dans les refuges ! Notre quartier de Miyanaga ne peut être protégé que par ses habitants. Nezu est toujours parfaitement indemne. A plus forte raison devons-nous le défendre. Tout le monde ici voit constamment le triste sort de ceux qui ont été jetés à la rue. Si vous ne voulez pas subir ce sort, vous devez défendre Nezu. Vous devez défendre notre Miyanaga. On est prié de dénoncer au comité local quiconque abandonne les lieux alors qu'il est en mesure de participer à la défense passive. Notre comité se chargera d'alerter immédiatement la police et le coupable sera puni. On n'est autorisé à se mettre à l'abri que si le quartier tout entier est la proie des flammes. Jusque-là, toute personne apte à participer aux opérations de défense passive est tenue de rester à son poste !

Plus question de partir maintenant que nous l'avions entendu rabâcher cette mise en garde. Nous avons laissé la charrette en l'état pour nous mettre en devoir d'aligner une bonne dizaine de baquets emplis d'eau sur le devant de la maison, de dresser l'échelle contre l'auvent puis de nous planter à côté, natte de paille mouillée à la main. Les sirènes d'alerte aux bombes n'ont pas tardé à hurler et la radio a annoncé : « Toutes les escadrilles attaquent l'ouest du secteur Tôkyô-Yokohama, on ne signale aucun appareil au-dessus de la capitale. » Incapable de rester en place sans rien faire, je suis passé dans le jardin où je me suis mis à fendre des bûches. La fin de l'alerte a sonné à 11 h 30 ; nous avons retiré les affaires de Kinuko, déjeuné de pommes de terre bouillies. On a annoncé que la zone bombardée allait de l'ouest de Yokohama à Tachikawa et Tokorozawa. J'ai aussitôt deviné que l'ennemi s'en était pris aux aéro-dromes.

Il était prévu que Kinuko se rende à Mitsubishi & Cie dans le courant de la matinée pour y remettre sa lettre de démission, mais cette alerte l'a obligée à repousser cette visite. Or, en plein déjeuner, elle s'est brusquement levée : « Finalement, non, je vais régler ça aujourd'hui. » Sa façon de parler m'a fait penser au robinet et à ses

borborygmes, pendant les moments de coupure d'eau. Trois années et un mois passés dans une société, évidemment, cela ne vous laisse pas indifférent, et il doit en coûter de partir.

Tard dans l'après-midi, une bonne nouvelle m'est arrivée. Je savais déjà que la ration journalière de cigarettes, limitée à trois jusqu'à présent, repasserait à cinq à compter du 1<sup>er</sup> mai, mais, à ma grande surprise, on m'a appris que nous allions recevoir aujourd'hui même quarante-cinq cigarettes, l'équivalent de la ration jusqu'au 9. Le fumeur que je suis a beau faire, ce sont sept cigarettes quotidiennes qu'il lui faut. Ce qu'il me manque, je me le procure au marché noir, auprès de mon frère. Il s'agit d'un ersatz de tabac que je paie 2 yens les dix cigarettes et qui est appelé *coffee tobacco*. Ces deux mots sont imprimés sur le papier des cigarettes en tout petits caractères, en japonais et en anglais, et je suis prêt à parier que ce papier est tout ce qui reste de je ne sais quel dictionnaire japonais-anglais ou anglais-japonais. Ledit « tabac » est un mélange d'armoise commune et de véritable tabac, sur lequel on a saupoudré du café pulvérisé, en escomptant, je suppose, lui donner un meilleur parfum. Mon frère dispose également de Hikari. Le paquet de dix ne coûte pas moins de 11,5 yens. Avec la meilleure volonté du monde, je ne peux m'offrir des cigarettes à 1,15 yen pièce ! C'est ce qui explique que j'ai recours à ces *coffee tobacco*. Je suis allé chez le chef du comité de voisinage, où Mme Takahashi m'a remis ma part. C'étaient des Hikari. A peine ai-je été dehors que j'ai frotté une allumette. Ah, le délice, après huit jours sevré de véritable tabac ! Je m'en trouvais étourdi, la nicotine a gagné jusqu'au dernier recoin de mon être et un agréable fourmillement s'est emparé du bout de mes doigts.

— M'sieur, vous voulez pas me vendre une cibiche ?

C'était Shôichi, qui m'observait depuis sa fenêtre du premier.

— Vous voulez vraiment pas, des fois, non ?

— Un collégien de première année qui a le culot de demander ça ! Tu veux que je le dise à ta mère ?

— Vous voulez pas, alors ? Je m'en doutais bien. Et vous avez bien fait, m'sieur. Les Japonais ne doivent pas faire du marché noir.

Autrement, nous non plus on pourra pas se jeter avec notre appareil contre les bâtiments ennemis. Nous aussi nous ferons volontiers le sacrifice de notre vie si ça doit protéger les Japonais méritants. Par contre, qu'on vienne pas nous le demander si c'est pour des compatriotes qui traficotent sans scrupule.

Et il a rentré la tête après avoir invoqué cet argument pour sauver les apparences.

## MAI

Le 1<sup>er</sup>

Kazue est sortie, elle a emmené Kinuko au Mitsukoshi. C'est dans ce grand magasin que nous avons réservé la salle de mariage, mais on nous a avertis de venir aujourd'hui « afin de choisir les motifs que la jeune mariée souhaite porter à son kimono à longues manches, le 4. Nous en profiterons pour essayer la perruque... » Le magasin propose une formule de location de tout, absolument tout, ce qui est nécessaire à la cérémonie. Par les temps qui courent, c'est bien le seul et unique établissement à offrir pareille commodité. Les étoffes sont entièrement rationnées et des tickets d'habillement sont nécessaires pour s'en procurer. D'ailleurs, si nous utilisons tous nos tickets pour le kimono de mariage, il ne nous en restera plus pour le reste de nos vêtements. Offrir un pareil kimono à notre fille, c'est nous condamner les cinq autres à passer le restant de l'année dans les habits que nous avons déjà sur le dos, avec pour seul résultat de faire jaser de nous ; aussi, et surtout, l'intéressée elle-même ne s'en réjouirait nullement. Ne restait donc que l'alternative : soit le lui procurer au marché noir, soit la marier en vêtements ordinaires. Or, nous ne sommes pas riches. Si Shôichi l'apprenait, il ne manquerait pas d'entrer dans une sainte colère, mais nous survivons grâce aux éventails fabriqués voici deux ans et que j'écoule peu à peu sous le

manteau. Et je vais bientôt arriver au bout de mon stock. Ce n'est tout de même pas une raison pour que Kinuko se marie en vêtements de tous les jours, la malheureuse, et je le dis au risque de passer pour exigeant. Tadao a fait preuve de délicatesse en proposant : « Pour ce qui est du kimono de Kinuko, ma famille pourrait s'en charger... », ce que ma femme a refusé tout net. Les Yamanaka sont peut-être des fabricants d'éventails dans la débîne, mais ils n'ont pas renoncé à toute fierté ; pas question d'être aux crochets des autres tout en faisant bonne figure. En tout état de cause, le kimono à manches pendantes était hors de portée.

Or, elle a eu vent que la salle de mariage du Mitsukoshi mettait à disposition des kimonos de location, et la difficulté a été balayée d'un coup. Comme nous l'avons appris par la suite, la réputation de cette salle n'est plus à faire et elle organise jusqu'à douze cérémonies par jour. Il n'est pas rare, dit-on, que la première ait lieu à 7 h du matin et que la dernière débute à 19 h. Certains des invités, parmi ceux qui passent dans les derniers, se présentent à la sortie du banquet nuptial. Ils sont alors souvent passablement éméchés et l'on nous a raconté que, récemment, un courageux dansait tandis que le prêtre shinto donnait la bénédiction. L'heure est décidée par tirage au sort. Kazue s'est rendue sur place hier et a tiré le tortillon de papier qui portait le numéro 2. La cérémonie aura donc lieu le 4 mai à 8 h.

C'est à croire que le sort des armes, à Okinawa, s'est réglé sur l'issue favorable de cette question de kimono familial, car la bataille a commencé à tourner à l'avantage de notre empire. Le commandant suprême ennemi, Roosevelt, qu'une mort subite a précipité tête la première dans les Sources jaunes infernales le 12 passé, avait déclaré formellement : « Je vous donne ma parole que l'île d'Okinawa sera tombée avant le 25 avril. » Quant à son successeur, Truman, il avait affirmé : « Les paroles de notre ex-président annonçant l'occupation totale d'Okinawa avant le 25 avril représentent en quelque sorte ses dernières volontés. Et ces dernières volontés, nous devons à tout prix les mettre à exécution. »

Eh bien, que voit-on ? Ce fameux 25 avril promis est depuis longtemps derrière nous, nous sommes en mai et l'ennemi n'est toujours pas capable de réaliser ces fameuses « dernières volontés ». Mieux, il a été contraint à la défensive par la lutte farouchement déterminée des Forces d'assaut spéciales de notre armée et de notre marine impériales et du reste de nos unités. Encore un petit effort et il ira rejoindre les algues du fond de l'océan au large d'Okinawa.

Si je me tourne vers le théâtre des opérations en Europe, je vois que notre allié allemand a finalement épuisé ses dernières cartouches et que la chute de Berlin n'est plus qu'une question de jours. Cependant, si je me permets un jugement personnel, sans être bénéfique, la cruelle défaite du III<sup>e</sup> Reich ne va-t-elle pas s'avérer indirectement un autre Vent divin, menant notre empire jusqu'au Paradis de la Victoire ? Les principaux vainqueurs sur le champ de bataille occidental sont les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et l'URSS. Tant que l'ennemi allemand était encore solide, ces trois puissances ont paru bien s'entendre. Mais qu'arrivera-t-il dès lors que cet ennemi commun aura déposé les armes ? Pourront-elles conserver ces bons rapports ? Non. Comment le pourraient-elles ! Les unes et les autres sont par nature des chacals. Le partage des dépouilles du vaincu révélera ce qu'elles sont en fait ; elles ne manqueront pas de se tirer dans les pattes. J'entrevois déjà que la dispute opposera l'URSS aux deux autres. A ce moment-là, notre pays devra s'allier provisoirement avec la première. Comme chacun sait, à la veille du déclenchement de la guerre sainte pour la Grande Asie orientale, notre pays vivait une lune de miel avec ce pays. Il faut recréer cette belle intimité pour, de concert, abattre l'Anglo-Américain. En suite de quoi, il ne restera plus qu'à régler définitivement, par les armes, le sort des Soviétiques. Pour cette raison, il est tout à fait inutile de se lamenter sur la défaite du III<sup>e</sup> Reich.

Etats au milieu de toutes ces réflexions lorsque M. Takahashi est arrivé avec une plaque finement rainurée, stylet et stencils serrés précieusement sous le bras. Directeur du service photos dans un

quotidien, il est aussi le chef de l'association de voisinage et membre du bureau du comité du quartier Miyanaga.

— Je vous fais une petite visite car je sais que vous avez une belle écriture et je souhaiterais que vous en fassiez profiter notre comité. Il se trouve que nous avons reçu cette circulaire du quartier général de la Protection civile.

Il a sorti une feuille polycopiée de son uniforme national, me l'a tendue. En haut à droite, on pouvait lire *Guide du sinistré*.

— A plus ou moins brève échéance, Nezu sera aussi la cible des bombes incendiaires. Tous les environs ne seront plus qu'un champ de ruines. Le présent avis indique par le menu ce qu'il convient de faire pour le cas où l'on se retrouve sans abri et je me suis dit qu'il serait tout indiqué que l'ensemble de la population de Nezu en prenne connaissance dès maintenant. J'aimerais en faire des copies à distribuer à chaque foyer.

— Je vois. Et vous voudriez que je vous retranscrive ce texte ?

— Le stencil une fois réalisé par vos soins, je compte l'emporter demain matin à la communale de Nezu pour le faire ronéotyper. Avant demain soir, tous les gens de Nezu auront lu ce texte écrit par vous. Vous recevrez deux bougies pour votre travail.

— Ne vous en faites pas pour les frais de copie. C'est utile à la communauté, après tout. Mais j'avoue que je ne crache pas sur les bougies.

— On m'a rapporté que vous étiez un véritable copiste professionnel. Où avez-vous appris ?

— A la Tōkōsha n° 1, rue du Muguet, quartier de Kanda.

L'autorité de cette société dans le secteur de la polycopie peut se comparer à celle dont la faculté de droit de l'Université impériale de Tōkyō jouit dans le milieu des juristes. Moi qui y ai été un temps employé comme apprenti copiste, je suis en quelque sorte diplômé de cette faculté.

— Les casses des imprimeurs ont été complètement vidées par les réquisitions. C'est ce qui m'a donné l'idée de recourir à la polycopie manuelle.

D'après lui, les plombs avaient été fondus pour servir à la fabrication de projectiles. Alors, pourquoi ne pas imaginer que le hasard ait fondu ensemble dans la même balle les caractères f-a-i-r-e-m-o-u-c-h-e ? Elle aurait les plus grandes chances de toucher sa cible.

— Etant donné que je faisais essentiellement dans l'éventail de réclame, il fallait bien que j'y inscrive le nom de mes clients, soit imprimé soit encore reproduit au stencil. Aussi, à quarante ans – on apprend à tout âge, n'est-ce pas ? – je suis entré à la n° 1 en qualité d'homme à tout faire, ce qui m'a donné l'occasion de me mettre à la typographie.

— Je comprends maintenant. Vous vous êtes donné bien du mal, ma foi.

— Pensez-vous. C'est tout simplement que j'ai toujours aimé écrire. Si je ne l'avais pas fait, j'aurais subi le destin des typographes et dû fermer ma boutique d'éventails. C'est justement de ma passion d'écrire qu'a germé l'idée de me lancer dans les éventails ronéotypés. Je n'ai pas travaillé là bien longtemps, mais ça a permis à mes articles de connaître un certain succès.

Un jour, je regardais Kazue appliquée à ses travaux d'aiguille lorsque, tout à coup, l'idée m'est venue d'empiler plusieurs journaux l'un sur l'autre, d'y déposer un portrait de Setsuko Hara que j'ai ensuite recouvert d'un stencil, avant de prendre une aiguille et de me mettre à piquer consciencieusement le contour de son visage. Le stencil ensuite tiré a donné un résultat tout à fait satisfaisant. Cela fait, j'ai opéré de même avec la photo de Mieko Takamine en *yukata*<sup>8</sup> puis reproduit le résultat sur un papier à éventails. Mon intention était d'appliquer cette nouvelle méthode aux mille articles que me demandait le cinéma Shôchiki d'Asakusa pour la saison chaude. C'était, je crois bien, à l'été 1942, et j'ai utilisé une encre bleue, mais l'actrice aurait paru assez fade en monochromie, si bien que je lui avais passé un trait de carmin rouge clair au pinceau sur les lèvres. On s'est arraché mes articles.

— Nous aussi, nous en avons reçu un, m'a dit M. Takahashi, et je me suis souvenu que j'en avais distribué un à chacun de nos

voisins les plus proches. Aujourd'hui, il finit tristement sa carrière dans la cuisine et Mieko Takamine disparaît sous la suie.

— Après cela, il y a eu pénurie totale de papier à éventails et j'ai dû cesser mes activités. Voilà, vous savez maintenant comment j'en suis venu à la polycopie.

Ai donné ma parole à M. Takahashi que j'en aurais fini pour demain matin et je me suis aussitôt attelé au travail. Comme les rainures de ma plaque étaient bourrées de cire, j'ai étrenné une brosse en chiendent pour les en débarrasser. Ce faisant, je suis revenu sur cette phrase du *Guide du sinistré* : « Les sinistrés sont autorisés à emprunter à titre gratuit les trains des lignes métropolitaines, nationales, périphériques et autres, immédiatement après un bombardement de grande envergure, et cela sur présentation d'un certificat de sinistre, voire sans en présenter. En ce qui concerne les déplacements vers la province, ceux-ci seront gratuits, aucun titre de transport (sinon le ticket qui leur sera éventuellement remis à la gare de départ) ne sera exigé, sous réserve que le bombardement ait été de grande envergure et que ce déplacement ait lieu dans les quelques jours qui le suivent. »

Ces prescriptions – « immédiatement après un bombardement de grande envergure », « sous réserve que le bombardement ait été de grande envergure » – me laissaient sceptiques. A la gare, il m'arrive fréquemment d'assister à de vives querelles opposant des sinistrés et des employés, et je les trouve bien tristes. Car il me semble que prétendre que « ce raid a causé des dégâts graves, cet autre des dégâts moindres » n'a aucun sens aux yeux de ceux qui en ont souffert. Pour eux, aucun dégât ne peut être plus grave que la perte de leur maison. C'est à ce genre d'attentions que le peuple est sensible et, pour peu qu'en haut on en témoigne, il saura y répondre et je suis persuadé que ce n'est que par cette attitude attentionnée qu'on nourrira chez tous l'esprit des Forces d'assaut spéciales. Délibérément, j'ai donc écrit « immédiatement ou non après un bombardement de grande envergure » et « sous réserve que le bombardement ait été de grande envergure ou non ». S'il advient que quelqu'un de Nezu



perde son foyer, il n'aura qu'à se retrancher derrière ce guide revu et corrigé par mes soins pour répondre aux employés de la gare : « C'est vous qui le dites, monsieur l'employé. Moi, dans ce guide publié par le quartier général de la Défense passive, je lis "immédiatement ou non", "de grande envergure ou non". » Reste que si M. Takahashi découvre ma supercherie, il faudra bien que je la corrige...

Ma femme et Kinuko sont rentrées à 17 h.

Le 2

M. Takahashi a affronté la forte pluie pour venir chercher son stencil. Il l'a levé à hauteur des yeux pour le parcourir, a émis un murmure d'admiration.

— C'est de la belle besogne. Vous me donnez envie de vous confier tous nos stencils, dorénavant.

— Je n'y vois aucun inconvénient. De toute façon, je me tourne les pouces.

— C'est bien aimable à vous. Dans ce cas, je vous laisse tout ce matériel.

Il ne m'a pas paru avoir remarqué ma faute intentionnelle.

Nous avions prévu de transporter dans la journée le trousseau de mariage de Kinuko dans sa future famille, à Senju. Or, la pluie qui tombait à verse rendait l'opération impossible. Puisque c'est comme ça, je vais aller au bureau de poste de Komagome où je devais aller demain, me suis-je dit, et je suis sorti en même temps que ma femme qui devait rendre visite à ses parents, à Shimozuma, pour y prendre quelques vêtements à elle. En effet, toute sa garde-robe est conservée chez mes beaux-parents. Nous nous sommes séparés, puis j'ai fait quelques pas pour passer chez mon frère.

— Le transport du trousseau est remis à demain. Ça tombe vraiment trop... ai-je annoncé en arrivant.

Or, quelque chose m'a paru bizarre. Ma belle-sœur, O-Tae, dans la cuisine, avait les yeux rouges, et dans le salon se tenait O-Sen Mimatsu, buste raide et épaules dressées, qui soufflait par le nez la

fumée coûteuse d'une cigarette de marché noir. Quant à mon frère, il était entre les deux en train de ramasser des débris de tasse à thé, et c'est avec une expression de franc soulagement qu'il m'a vu entrer.

— Shinsuke, toi et la réalité, ça fait deux, m'a-t-il fait en me rejoignant au pied de la marche d'entrée.

Chez lui, le vestibule est vaste de 4 *tsubo* et de plus cimenté; deux banquettes et une table basse y sont disposées, car c'est là qu'il reçoit ses clients.

— Demain n'est pas un jour faste, c'est un jour du Singe. Transporte le trousseau de la mariée par un jour comme celui-là et tu peux t'attendre à ce qu'elle divorce un jour. Tu sais bien que (*saru*) singe fait penser à séparation (*saru*). A propos, dedans, il y a un vase, dans une boîte en pawlonia. Je vais le porter à Senju à ta place. En transportant ne serait-ce que ça dans la journée, ça revient à dire que la remise du trousseau entier a été exécutée aujourd'hui.

— Tu crois ?

— Oui. C'est ce qui se fait. Il m'a poussé le derrière avec l'embout de son parapluie en papier huilé. D'ailleurs, j'ai à parler affaires avec le vieux M. Furusawa. Pardonne-moi l'expression, mais je vais faire ça dans la foulée.

Nous sommes sortis et aussitôt, il a baissé la voix :

— Shinsuke, tu allais quelque part ?

Je lui ai expliqué que j'avais différentes dépenses à effectuer et que j'allais retirer l'argent que j'ai à la poste, au bureau de Komagome.

— Tu vis vraiment sur une autre planète. Mais la poste de Komagome a été réduite en morceaux par les bombes dans la nuit du 13. Ils en ont installé une provisoire à Asakachô, c'est là qu'il faut aller, m'a-t-il appris. Au fait, tu as vu ?

— Vu ? Vu quoi ?

— La bourgeoise et O-Sen qui se regardaient en chiens de faïence.

— J'ai vu, oui.

— La bourgeoise est la tante d'O-Sen. Autrement dit, O-Sen est sa nièce.

— Ça me semble évident, ce que tu dis là.

— Elles sont de la même famille, je veux dire ! Et ça ne les empêche pas d'être à couteaux tirés. Ah, les femmes, ça a l'esprit étroit.

Il était censé aller porter le vase à Senju, mais il me suivait tranquillement. Ça, c'est signe qu'il a quelque chose à me dire, ai-je songé. Nous avons atteint les premiers amas de décombres. D'ordinaire couvert de poussière et envahi par des odeurs de brûlé, l'endroit, aujourd'hui, et peut-être était-ce dû à la pluie, paraissait aseptisé. On s'affairait par-ci par-là dans les abris ; tout le monde écopait pour les vider de l'eau qui les envahissait.

— Chez toi, ça me semble être sans histoire, non ?

La population de Nezu a quasiment triplé par rapport à avant les bombardements. Les réfugiés ne cessent d'affluer, pour rejoindre des parents. Dix jours, vingt jours, cela va encore. Mais au bout d'un mois, c'est l'enfer qui s'installe dans chaque foyer. On se querelle pour la nourriture, pour les vêtements.

— Dans notre quartier, il y a deux ou trois de ces ménages où la vie est vraiment devenue infernale, quand le chef de famille et une de ces réfugiées...

— ... couchent ensemble.

— Oui. A partir de ce moment, c'est littéralement l'enfer.

— C'est comme ça chez moi, a lâché mon frère, l'air de rien. Moi, j'avais bien réfléchi à la chose. Comme tu le sais, O-Sen a perdu son fils unique à la guerre et jusqu'à son mari en même temps que son restaurant d'Asakusa, sous les bombes. Elle est seule au monde, comme qui dirait. Tout ce qu'elle peut faire, c'est passer le reste de sa vie auprès de sa tante, chez moi, quoi. Par rapport à sa tante, elle n'a pas à se sentir obligée ou quoi que ce soit, puisqu'elles sont parentes. Par contre, moi, je suis un étranger pour elle. Ça n'a pas dû être marrant tous les jours, dans cette atmosphère. La pauvre ! Même la bourgeoise s'est crue obligée de me faire : « C'est

jamais que ma nièce, et elle débarque ici comme ça. Désolée, dis. » Alors, je me suis dit que le meilleur moyen de faire disparaître tout ce tintouin, c'était de coucher avec O-Sen. Elle n'aurait qu'à se dire : « Plus besoin de me sentir dans mes petits souliers maintenant, puisqu'il est à moi », et la bourgeoise : « J'ai plus à me sentir gênée vis-à-vis de lui, vu qu'il couche avec elle. » Reste que l'une est la tante, l'autre la nièce. Au début, ça posera peut-être des problèmes, mais tout devrait finir par se tasser, je me suis dit d'abord, eh ben je m'en fiche ! Dix jours ont à peine passé que les voilà brouillées. Dis-moi, Shinsuke. Quand ta Kinu sera mariée, ça te fera une chambre de libre à la maison. J'ai pensé que tu pourrais peut-être la laisser à O-Sen... Tu veux pas y réfléchir ?

Il était facile de demander d'y réfléchir, mais pour celui qui s'y voyait contraint, c'était une vraie tuile. Je pourrais bien y réfléchir cent sept ans sans interruption que je ne saurais pour autant régler le problème. Mon frère s'est éloigné vers Miyanaga en sautant avec agilité par-dessus les flaques d'eau.

Le bureau de poste provisoire d'Asakachô présentait l'aspect désordonné d'un champ de bataille et il ne m'a pas fallu moins de la demi-journée pour retirer l'argent de mes deux comptes. Les employés tenaient absolument à s'occuper en priorité des sinistrés qui réclamaient d'urgence leur argent. J'étais mal placé pour protester quand on me passait devant. Il n'y avait rien à faire. Une autre raison à cette mêlée devait être le fait que la plupart des sinistrés venaient accompagnés de leur garant. En effet, même en cas de perte de tous leurs livrets et certificats – livret d'épargne, certificats de dépôt à terme, de réserve ou de dépôt fixe, bons du Trésor, titres, etc. –, il leur suffit de produire leur attestation de sinistre et de présenter un garant idoine pour pouvoir retirer immédiatement, chaque fois, une somme pouvant aller jusqu'à 5000 yens. Imaginons que quelqu'un se soit mis préalablement d'accord avec son garant et, bien que n'ayant, disons, que 2000 yens sur son compte, prétende : « J'avais 5000 yens d'économies », et que son garant confirme ses dires. Etant donné que les registres sont partis entièrement en

fumée, les employés ne disposent d'aucun moyen de déceler le mensonge. Ils versent donc la somme réclamée... N'est-ce pas la porte ouverte à ce genre d'escroquerie? Je le crains. Que deviendront les finances publiques dans ce cas? Le plus effrayant serait que ces mœurs se répandent et que le pays ne soit plus peuplé que de filous. Du même coup, la guerre sainte que nous livrons pour la Grande Asie orientale dégénérera en une vilaine empoignade entre démons et escrocs. Arrivé à ce point de mes réflexions, je me suis senti envahi d'une sainte colère vis-à-vis des raids aériens ennemis et des escadrilles de B-29, comme jamais encore je n'en avais éprouvé.

A mon retour, exténué, Kinuko s'est exclamée : « Tiens, tu as du sang, là » et m'a nettoyé avec un chiffon humide le coude gauche de mon vêtement national. A bien y regarder, ce n'était pas du sang mais de la pâte pour sceau. Je me suis rappelé alors l'inscription, au mur de la poste : « En cas de perte de son sceau, on est autorisé à signer en apposant son pouce. »

Le 3

Suis allé jusqu'à Senju avec la charrette, sous un ciel couvert. C'est Kiyoshi qui poussait. Il s'est plaint tout le long que je manquais de compréhension à son égard en lui faisant manquer l'école pour pas grand-chose, alors que n'importe qui d'autre aurait fait l'affaire, mais il a mis tout son cœur à la tâche. J'ai aperçu une carpe en papier<sup>9</sup> au bout de son mât, au milieu des ruines. J'y ai vu le symbole de la volonté indomptable des Japonais.

Tous les Furusawa sont venus nous accueillir sur le pas de la porte. Les employés ont vidé en un tournemain la carriole de son chargement puis M. Furusawa père nous a remerciés d'un : « Nous vous avons préparé un repas dans le pavillon au fond du jardin » mais Kiyoshi tenait déjà les limons : « Je suis le frère de Kinuko, Kiyoshi. Je vous recommande ma sœur », a-t-il dit, et est reparti dans la direction d'où nous étions venus. La sœur de Tadao, Tokiko, l'a rattrapé :

— Tu dois avoir faim. Entre donc, il y a un bol de riz au porc qui t'attend.

— J'en veux pas.

Il s'est mis à courir. Tokiko a fait demi-tour.

— Je me suis fait rembarrer.

— Excusez-le, c'est un gosse peu commode.

— Mais je n'ai pas dit mon dernier mot. Je le rattraperai à vélo.

— Pardon... ?

— Oui. Je vais vite préparer des grosses boules de riz et les lui porter avec ma bicyclette. Il n'y a qu'une rue, la Dôkansandô, j'aurai vite fait de le rejoindre. De votre côté, monsieur, prenez votre temps.

Elle s'est débarrassée prestement de ses socques pour se précipiter vers la cuisine. A la minute, cette jeune fille m'a bien plu.

Tadao s'est excusé : une livraison à une maison de thé un peu avant le quartier d'Aoto l'obligeait à sortir; quant à sa grand-mère, elle faisait la sieste, si bien que nous n'avons été que deux – M. Furusawa père et moi – à nous installer dans le petit salon du pavillon. Bientôt, son épouse est apparue avec une bouteille de bière et m'a servi sans attendre. Je n'ai pu réprimer un tremblement d'émotion.

— Je croyais bien ne plus revoir la bière de mon vivant.

J'ai sifflé mon verre d'une lampée. Mon corps, à l'intérieur, m'a donné l'impression de bondir d'aise.

— Je crois que je peux mourir sans regret, à présent.

— Eh bien, je vais en mettre une deuxième à rafraîchir, a dit la patronne en nous laissant, tandis que la joie me faisait l'effet de ne plus toucher terre.

— Nous avons prévu d'organiser le banquet demain ici même. Et c'est dans ce pavillon que les jeunes mariés vivront ensuite. C'est pour cela que j'ai fait renouveler les dessus de nattes.

De fait, les tatamis étaient verts et fleuraient bon l'herbe sèche. Ceux de chez nous donnent l'impression peu agréable, sous les pieds, de marcher sur la mer, mais là-bas, mes jambes reposaient sur quelque chose d'agréablement ferme.

— Mais faites-moi le plaisir de manger ce riz à l’escalope panée. Ça n’est pas du porc de premier choix, mais demain, nous aurons droit à une viande de bœuf dont vous me direz des nouvelles.

— Vous dites cela, mais celle-ci est succulente.

— Rien à voir avec celle que nous aurons demain. On percevait une nuance de colère dans sa voix. J’ai envoyé un employé à Yonezawa, dans le département de Yamagata. Il doit revenir à Ueno par le premier train, demain. Pour le bœuf, rien n’égale celui de Yonezawa.

— Vous avez réussi à vous procurer des billets ?

— Un billet de train, voyez-vous, si on se dit d’avance « je ne le trouverai pas », on ne risque point de le trouver. Or, on en trouve toujours, il suffit de chercher. C’est ainsi, a-t-il déclaré, comme l’aurait fait un sage zen. Et nous aurons aussi du poisson. J’ai aussi envoyé quelqu’un à Chôshi.

J’ai commencé à me sentir un peu malheureux.

— Vous avez écouté les actualités de 7 h, hier soir ? ai-je fait, pour dévier la conversation. On a annoncé que le chancelier Hitler était mort sous les bombes. On a dit aussi que Mussolini avait été assassiné par des insurgés italiens.

— C’est ce qu’il paraît, oui. Mais ce que je regrette le plus, c’est l’*itokonnyaku*.

— Pardon... ?

— Je comptais sur un *sukiyaki*<sup>10</sup> au bœuf de Yonezawa, mais il n’y a rien à faire pour se procurer de cet *itokonnyaku*.

— Ah, vous parlez des vermicelles d’arum ! Mais il ne faut pas vous mettre martel en tête pour un *sukiyaki*. Les choses sont ce qu’elles sont. C’est déjà assez extraordinaire de voir de la viande dans son assiette. Grillée vite fait à l’huile de friture et arrosée de sauce de soja YamaSa, elle fera un festin, sinon sans précédent, du moins qu’on ne connaîtra jamais plus.

— Vous n’êtes pas d’avis que la meilleure sauce de soja, c’est la Kikkôman ?

— Oh, je n’ai point de goût bien arrêté. La Kikkôman sera tout autant la bienvenue.

— J’aimerais tellement que ça soit un véritable *sukiyaki*. Les Furusawa ont toujours fêté les événements heureux autour de ce plat. N’oubliez pas que depuis que la maison existe, nous avons toujours fait commerce de houes, de bêches *suki*...

— Ha, je vois maintenant.

— Ce que nous allons devoir faire, c’est donner le change en servant de l’*itokonnyaku* à la place du radis découpé en fines lamelles.

Monsieur Furusawa père m’a semblé apprécier grandement Kinuko, davantage que je ne me l’étais imaginé. Il faut dire qu’elle adore faire la cuisine et que, pour ce qui est de manier le couteau, elle en remontrerait à un cuisinier de sushis. Quand elle est en train de couper fin un radis, vous croiriez voir une artiste à l’œuvre. Les *tacatac tacatac* qu’elle émet vont à une vitesse probablement double de celle avec laquelle s’agitent les poignées des commodes secouées par un tremblement de terre. Il n’est pas dit que ce crépitement serait battu par celui d’une locomotive emballée. Je vois très bien ce vieillard goulu tomber sous son charme en la voyant manier ainsi le couteau de cuisine.

— Pour les cigarettes, il y aura des Hikari. J’en ai prévu mille. Quant à la bière, cent bouteilles sont prêtes. Mais ce dont je suis encore le plus fier, ce sont les cadeaux aux invités.

— Une ampoule électrique, ou quelque chose dans ce goût-là ?

— Pourquoi pas ? Seulement, avouez qu’une ampoule toute seule, cela ferait un peu banal.

— Ah bon ?

— Non. Deux ampoules et cinq seiches séchées.

— Vous m’en direz tant !

— Ça n’est pas tout. Ajoutez à cela un sachet de patates séchées.

— ...

— Et pour parachever la surprise, un savon noir long ! De ceux qu’on découpe en six, vous savez. En blocs qui ressemblent à des gros gâteaux *yôkan*.

J’admets, à la rigueur, que des présents d’une telle somptuosité aient été offerts lors de l’union d’une jeune héritière princière et le



rejeton d'une famille guerrière qui s'est distinguée lors de la Restauration de Meiji. Mais peut-on accepter cette débauche de luxe lorsque l'héritier d'un commerce d'articles agricoles de Senju marie la fille d'un fabricant d'éventails de Nezu ? A l'heure où nos soldats tombent à Okinawa, que les sinistrés éprouvent mille maux au fond de leurs abris au milieu des ruines, offrir deux ampoules électriques serait déjà largement suffisant et c'est jouer aux parvenus que de rajouter par-dessus même un paquet de seiches séchées. Or, non content de cela, on rajoute encore un savon pour la lessive qui se négocie bien 20 yens l'unité au marché noir. Un savon à 20 yens pièce ! quand les gens se plaignent d'avoir à déboursier 20 sens pour un numéro de la *Semaine de l'Asahi* ; que les trois mètres carrés et quelques de terrain en face de la gare des chemins de fer nationaux de Kokubunji vont chercher dans les 10 yens ; qu'une fiole d'éphédrine contre la toux se paie 50 sens ! D'ailleurs, j'aimerais qu'ils tiennent un tant soit peu compte des sentiments de Kinuko. J'imagine l'embarras de notre fille à la vue de ces cadeaux princiers lorsqu'elle saura que ses propres parents n'ont pas déboursé un liard.

— Vous n'avez pas bonne mine. Qu'est-ce qui vous arrive ? s'est-il enquis. Mais, vous tremblez, ma parole...

Me suis éclipsé sur un prétexte de circonstance – ce devait être le choc, ai-je prétexté, de me rappeler une affaire aussi importante qu'urgente. J'ai croisé la patronne dans le jardin. « La bière est enfin fraîche », m'a-t-elle annoncé, à quoi j'ai répondu : « Réservez-nous ce plaisir pour demain » avant de repasser le seuil.

Ma femme Kazue est rentrée de Shimosuma à 5 h. Son père était avec elle. Lui dont je connais le naturel enjoué demeurait obstinément muet.

— Qu'est-ce qui lui arrive ? ai-je demandé à Kazue, dans la cuisine, en train de préparer du *shiruko* aux boulettes de farine de froment. Encore une de vos prises de bec ?

— Pas du tout. Il est comme ça depuis que le train a passé l'Arakawa. Il faut dire que le paysage a tellement changé depuis la dernière fois qu'il est venu...

— C'est vrai. Sa dernière visite remonte à quand déjà ? Octobre de l'an passé, je crois.

— Oui. Il était venu avec un sac de noix sur le dos.

— Et les premières bombes sont tombées fin novembre. Evidemment, on serait surpris à moins.

— Pourtant, ils reçoivent les journaux et ils ont la TSF, là-bas, et il avait l'air de se rendre compte que ça allait très mal à Tôkyô. Mais il m'a fait, en pleurant : « J'étais loin de me figurer que c'était à ce point-là. »

Ce *shiruko* est, chez nous, un plat de roi. Il n'est jusqu'à Kiyoshi à qui sa vue ne tire un sourire épanoui, et ne le rende intarissable : Tokiko Furusawa l'avait rattrapé avec son vélo, lui avait obligeamment donné trois grosses boules de riz dans leur enveloppe d'algue ; il avait voulu savoir combien de temps il lui faudrait pour manger ces boules et avait consulté sa montre avant d'y mordre à belles dents ; il avait alors compté moins de trois minutes pour les faire disparaître, un temps qui lui avait semblé bien trop court et il s'était rendu compte aussitôt que sa montre s'était arrêtée pendant qu'il mangeait, si bien que, au bout du compte, il ne savait pas combien cela lui avait pris. Un vrai moulin à paroles. J'ai même cru un instant avoir affaire au fils Takahashi, Shôichi.

— Enfin, bref, je vais perdre Kinuko mais, à la place, j'ai gagné une nouvelle grande sœur, Tokiko. Dans l'affaire, si on peut pas parler de troc, en tout cas, j'y gagne au change.

— Tu manques pas d'air, a fait Kinuko en pêchant une boulette dans son bol pour le déposer dans celui de son frère. C'est pour t'apprendre.

— T'as intérêt à te mettre bien avec elle. J'ai comme l'impression que c'est quelqu'un sur qui on peut compter. Ton Tadao, tu fais comme il faut avec lui, bon, mais faut bien t'entendre avec Tokiko.

— Je ne peux pas faire ça. Tu oublies que c'est lui que j'épouse. Tiens, encore une pour te punir.

Le beau-père s'était contenté d'un seul morceau et avait déposé ses baguettes puis il était passé dehors, sur la véranda. On devinait

qu'il prêtait l'oreille aux propos échangés par Kiyoshi et Kinuko, tout en contemplant les pivoines à ses pieds. J'ai pris le gros cruchon de thé et suis allé le rejoindre ; j'ai empli sa tasse, la lui ai tendue.

— Shinsuke, vous ne voulez pas venir à Shimosuma ?

— Pour nous y réfugier, vous voulez dire ?

— En fait, oui.

— Mais vous avez déjà en charge Kikue et ses enfants. Ça n'est pas possible.

Kikue est la sœur cadette de ma femme. Son mari a été tué à Java. Elle a trois enfants encore en bas âge. Nous ne pouvons nous permettre de jouer les pique-assiette dans ces conditions.

— Suffirait d'aménager la resserre. Si vous préférez, je peux demander à quelqu'un que je connais de vous héberger.

— Mais la resserre, c'est déjà du luxe.

— Vous acceptez, alors ?

— Seulement, je suis attaché à notre quartier de Miyana, ce n'est pas une décision facile à prendre. Ça serait mon frère, il accepterait tout de lui, lui, il ne ferait ni une ni deux. Il a refusé de reprendre notre maison d'éventails, me l'a collée sur les bras pour partir, une fois à Formose, une autre fois pour la Mandchourie, et revenir ici sans crier gare. Bref, il a toujours un pied en l'air et il m'arrive de l'envier. Pour ma part, je n'ai jamais habité ailleurs que dans le quartier. Et d'abord, si je déménageais, je perdrais mon travail.

— Votre travail ?

— Oui. J'ai l'intention de me lancer dans le petit transport. Mais celui-là est fichu...

Je suis descendu dans le jardin que j'ai traversé en quatre pas pour aller cogner contre la paroi de planches du garage, à son intention :

— Il a fait son temps. Toutefois, je sais où m'en procurer un de seconde main.

— Mais l'essence doit manquer.

— J'en ai enterré plus de 100 litres là, dans un trou, dans le sol de la resserre. Avec 11 litres d'huile Mobil, 8 litres d'huile pour boîte de vitesses, 3 kilos de graisse...

— Et quand l'essence viendra à manquer ?

— Il est convenu que la belle-famille de Kinuko me confie des livraisons et nous devrions pouvoir nous débrouiller. Pour l'essence, les concessionnaires de matériels agricoles bénéficient de distributions spéciales.

— Là, je comprends.

— Et puis j'ai le sentiment que toute cette partie de Tôkyô échappera aux incendies. Ne me demandez pas de vous expliquer pourquoi, c'est comme ça, mon intuition...

— Je ne suis pas d'accord, l'endroit est menacé. Avec l'Université impériale à deux pas...

— Vous n'êtes pas le premier à le dire. C'est quotidiennement qu'un B-29 passe pour effectuer une reconnaissance méticuleuse avant de s'en repartir comme il est venu, si bien qu'on se dit, pas de doute, la prochaine fois, c'est l'université qui sera visée. Or, depuis tout ce temps, pas une seule bombe incendiaire n'est encore tombée par ici. Ils savent pertinemment que le quartier est intact et pourtant ils n'en jettent pas. Comment expliquez-vous cela ?

— Et vous ?

— N'est-ce pas qu'ils veulent l'épargner ?

— J'ai comme l'impression d'écouter un prêtre zen en train d'exposer un *kôan*.

Il est rentré dans le salon, l'air quelque peu ébahi. Me souvenant que, tantôt, j'avais murmuré que la façon de parler du père Furu-sawa évoquait celle d'un prêtre zen, je suis resté un moment figé sur place à me demander si je ne lui ressemblais pas un peu. La chose est possible. Ne peut survivre actuellement dans notre cité impériale que celui qui se dit « soyons philosophe ». A raisonner en trop bonne logique, c'est la mort assurée dans les heures qui viennent. Je me dis que je suis philosophe et c'est sans doute en cela que je lui ressemble. Il me faut croire davantage encore en moi-même, en ce

quartier de Miyanaga, et en notre empire. Ne doutons point que cette tranquillité ne dure au moins toute la journée de demain. Car demain, notre fille se marie.

Le 4

À 9 h ce matin s'est déroulée dans la solennité la noce de Tadao Furusawa et Kinuko Yamanaka, dans la salle de mariage du Mitsukoshi de Nihonbashi. Normalement, elle aurait dû commencer une heure plus tôt, à 8 h. Cependant, nous nous étions présentés sur place à 7h30 et attendions notre tour lorsqu'une violente joute verbale a éclaté opposant une employée entre deux âges – la responsable – et un quadragénaire en costume national qui affichait une morgue désagréable, ce qui a eu pour conséquence de faire commencer la cérémonie avec une heure de retard. J'ai fini par en saisir la raison au bout d'un moment. L'arrogant visiteur, un membre de l'Association centrale pour l'utilisation des ressources, venait réquisitionner les perruques à la *bunkin takashimada* disponibles dans l'établissement, en expliquant à toute force qu'elles devaient être remises à la troupe ambulante qui, ce midi, s'apprêtait à partir pour une tournée de représentations prévue devant les guerriers de l'industrie employés dans les manufactures d'armes du secteur du Kantô nord ; il arguait encore avec véhémence que la pièce sur laquelle s'articulait le programme de cette tournée, *La jeune épousée de la base des Forces d'assaut spéciales*, ne pouvait se concevoir sans cette perruque nuptiale. De surcroît, plaidait-il, les pièces avec des jeunes mariées pour héroïnes connaissant un succès général, la troupe avait décidé de mettre dorénavant en scène une jeune mariée coiffée de ce genre de perruque, à un moment ou à un autre de chacune de ses pièces, et cela quelle qu'en soit l'intrigue, ce qui faisait qu'on n'en aurait jamais assez ; d'où la décision qu'avait prise l'association de se prémunir en réquisitionnant l'ensemble des perruques qui se trouvaient dans la salle de mariage. Et le directeur avait donné son accord à cette mesure la veille, ajoutait-il.

De son côté, l'employée protestait qu'il ne serait pas juste que la première mariée soit coiffée d'une *bunkin takashimada* et que toutes les suivantes du même jour soient obligées de se contenter de leur chevelure naturelle, et elle demandait qu'on fasse une exception au moins pour celles d'aujourd'hui... Et de se cramponner avec obstination : d'ailleurs, si on voulait bien lui accorder le temps, elle se faisait fort – après tout, il ne s'agissait pas moins que du grand magasin Mitsukoshi – de rassembler dans les heures qui venaient cinq ou six de ces perruques...

Intrigué, j'écoutais cet échange de toutes mes oreilles. L'Association centrale pour l'utilisation des ressources a en quelque sorte sa place réservée dans le coin inférieur droit de chaque quotidien, où l'œil du lecteur est fréquemment attiré par ses annonces rédigées en haut de casse, du genre « La situation militaire est cruciale. Donnez vos pièces d'aluminium pour la bataille aérienne qui décidera du sort de notre pays ». Quant au texte qui suit, il m'est si familier que je puis le retranscrire de mémoire : « On connaît le rôle primordial que les pièces de 10, 5 et 1 sens jouent dans la fabrication de nos nouveaux avions de combat. Autant dire que chacune d'entre elles donne naissance à une aile, au moteur d'un engin qui est ensuite confié aux mains courageuses d'un pilote de nos Forces d'assaut spéciales. Nous demandons à tous nos compatriotes, soudés dans le même désir d'anéantir l'ennemi arrogant, de les échanger sans tarder. Cet échange peut se faire dans tout établissement que voici : banque, société fiduciaire, compagnie d'assurance, crédit mutuel urbain, coopérative agricole, crédit mutuel, société de prêt mutuel... » Du coup, dans mon esprit, qui dit Association centrale dit « pièces d'alu », aussi automatiquement que les achats y sont associés à Mitsukoshi, le kabuki au Théâtre Impérial, le cœur à Kyûshin, les lésions externes à la pommade Hariba, les dames d'un certain âge à l'hormone Oba de Teikokuzôki. Qui eût dit que la même association s'occupait de récupérer également les fameuses perruques !

Le débat s'est naturellement soldé par la défaite de l'employée. Vu le caractère unique de cette journée dans la vie de Kinuko, je

n'étais point opposé à l'idée de lui faire porter cette perruque, mais j'estime que l'homme a eu raison d'imposer la décision de l'association. Après tout, nous sommes en guerre. Après cet incident, le transport des perruques et tout ce qui s'ensuivait nous a encore fait perdre du temps, si bien que la cérémonie n'a pu enfin débiter qu'à 9 h, comme je l'ai consigné plus haut. Le kimono à longues manches suffisait amplement à mettre en valeur la beauté de la jeune mariée, au point que je me suis mis à douter d'avoir devant moi ma propre fille. Tadao gardait une attitude compassée dans son uniforme national. Eût-il été plus grand de quelque cinq ou six centimètres et les lentilles de ses lunettes un peu moins épaisses que les espèces de culs de bouteilles qui en faisaient office, il aurait composé avec notre fille un couple idéalement assorti ; mais enfin, je peux aussi me dire qu'avec une taille et une vue ordinaires, il aurait été mobilisé et je n'aurais finalement jamais connu la joie que j'éprouve aujourd'hui. A cette pensée, je lui ai trouvé tout à coup fière allure. Une fois que les deux se sont trouvés côte à côte devant l'autel, le prêtre a fait son entrée avec dans les mains la tablette sacrée où étaient posées de petites serviettes. Celles-ci portaient des taches de la taille de bonbons. Des taches brunâtres rappelant la rouille. La tablette déposée devant Kinuko, le prêtre a expliqué :

— Avant que la cérémonie ne commence, j'aimerais que la jeune mariée offre de son sang de jeune fille encore vierge.

Ce n'était apparemment pas prévu au programme et Kinuko, jusque-là front incliné, a relevé la tête pour se tourner vers Tadao.

— Il a été décidé de faire précéder l'échange rituel des coupes matrimoniales en ces lieux où nous nous trouvons ce jour par la prise de quelques gouttes de sang virginal de chacune des jeunes patriotes sur le point de convoler, afin d'élaborer des serre-têtes émaillés de ce sang qui ceindront de ce rouge et de leur Soleil Levant le front de nos pilotes. Puis il a soulevé quelque chose de la tablette. Je prierai donc la jeune mariée de bien vouloir prendre cette aiguille et de se piquer l'auriculaire gauche. Oui, dans le gras

du doigt. Vous en presserez ensuite l'extrémité de façon à faire tomber quelques gouttes sur les serviettes que voici.

Ce que j'avais pris trop vite pour des taches de rouille était, en fait, du sang de la mariée du couple précédent, plus exactement de son sang ultime de vraie jeune fille à quelques instants de convoler.

— Comme vous le savez déjà, suite à la disparition brutale des dirigeants de nos deux alliés, le chancelier Hitler et le duce Mussolini, et des bouleversements qui se sont produits sur le front des opérations en Europe, on ne peut plus se dissimuler que ce qui se nommait l'Axe n'a plus guère de signification à l'heure actuelle. Cependant, quel que puisse être le sort que connaissent ces nations avec lesquelles nous avons conclu cette alliance tripartite pour établir un Ordre nouveau à l'Ouest comme à l'Est, la voie que s'est fixée notre grand empire nippon demeure encore et toujours ouverte droit devant nous. Notre pays demeure indéfectiblement appliqué à aller de l'avant à la lumière éclatante du rescrit impérial de déclaration de guerre, imperturbable au milieu des ténèbres qui l'entourent. Dès lors que notre empire est fermement campé sur ses défenses face aux démons d'ennemis anglo-américains attachés à sa perte, eux qui, à l'origine de sa prospérité, le mettent aujourd'hui en danger et n'ont point hésité à rompre les relations économiques, rien ne doit pouvoir l'ébranler jusqu'à temps qu'il ait mené à bonne fin cette guerre pour la Grande Asie orientale.

L'assistance tout entière, ébahie, buvait chaque mot de cette envolée martiale du prêtre. Seule, Kinuko, cambrée, s'agitait de côté et d'autre pour éviter le bras droit qu'il brandissait pour scander son discours ; car au bout menaçait l'aiguille.

— Quel est donc le but de cette guerre sacrée que nous livrons ? Il est de défendre l'empire. Et également de libérer l'Asie orientale. J'ajouterai que cette guerre trouve son fondement dans le principe de justice universelle, construire dans la Grande Asie orientale et dans le monde un Ordre authentique de coprospérité conforme à la morale. De ce fait, les brusques changements militaires dont l'Europe vient d'être le théâtre ne sauraient véritablement nous affecter



tant que nous continuerons à nous en tenir à ce credo national. Autrement dit, que chacun d'entre nous ici, à l'arrière, brûle du même courage que nos soldats au front, que, demeurerait-il même le dernier, chacun s'emploie avec détermination et espoir à la tâche de relever le pays, et l'empire sera indestructible. Mesdames et messieurs Furusawa et Yamanaka, vous venez de m'entendre dire que « demeurerait-il même le dernier, chacun s'emploie à relever le pays », eh bien, c'est précisément cette détermination qui anime nos pilotes des Forces spéciales. A la minute même où je vous parle, de jeunes aigles décollent vers la mer d'Okinawa avec dans leur réservoir juste de quoi les porter jusque-là, pour se sacrifier à cette cause éternelle. Les serviettes que voici vont être envoyées vers l'une de ces bases où un officier les remettra à ces jeunes gens immédiatement avant qu'ils ne quittent le sol de la mère patrie. Oui, Kinuko Yamanaka sera la jeune épouse d'un de ces jeunes faucons avant d'être celle de Tadao Furusawa. Ainsi arrière et premières lignes seront unis par un même lien de sang, lequel lien de sang communiquera à Kinuko cette « détermination à relever le pays » et ce « demeurerait-il même le dernier » qui galvanise nos jeunes héros du ciel. Et il va sans dire que cet esprit gagnera à son tour Tadao, son époux, et que cet esprit ira s'amplifiant à l'ar...

A cet instant, une sirène s'est mise à hurler au-dessus de nos têtes. Une alerte. Le prêtre a levé les yeux au plafond, viré sur les talons, mis l'aiguille sur la tablette puis rejoint l'employée qui se tenait dans un coin de la salle.

— Nous sommes en sous-sol et cette salle sert d'abri antiaérien. Les bombes incendiaires peuvent nous tomber dessus, nous n'avons rien à craindre !

J'ai eu l'impression qu'elle criait cela autant pour elle-même que pour nous.

— D'ailleurs, cela sera encore un vol de reconnaissance. Des bombardiers en plein jour, on n'en a connu que très peu jusqu'ici. Surtout, d'autres couples attendent derrière vous. Poursuivez, je vous prie.

Le prêtre paraissait en être à sa première expérience, comme nous tous. Il a regagné l'autel. Kinuko était en train de comprimer le bout de son doigt et faisait tomber les gouttes de sang sur les petites serviettes.

La cérémonie achevée, nous nous sommes mis en rangs face à l'appareil photographique, dans la pièce voisine. Ma femme avait encore les yeux humides. « Sèche-toi au moins les yeux », lui ai-je dit, et elle m'a renvoyé : « Et toi donc. »

Le photographe a tourné vers nous un visage fort grave :

— Ne faites pas le moindre geste et ne parlez pas, s'il vous plaît. Chaque noce n'a droit qu'à une seule et unique plaque, vous comprenez. Il me sera impossible de prendre un deuxième cliché.

Il était sur le point d'appuyer sur le déclencheur lorsque s'est fait entendre la fin de l'alerte. Je crois bien que nous aurons une photo à l'atmosphère sereine, réussie.

Deux tables longues et étroites étaient alignées dans la vaste salle qui flanquait le studio. Dessus étaient disposés du riz aux haricots rouges et du jus de fruit en quantité telle qu'il n'aurait certainement pas débordé d'un encrier Athena de chez Maruzen. Nous nous sommes servis du bout des doigts tout en nous présentant nos parents respectifs. A tout le moins nous autres, les Yamanaka, avons-nous fait durer le plaisir face au riz rouge que nous avons fait disparaître avec la lenteur de vers à soie devant leurs feuilles de mûrier. Les Furasawa, quant à eux, faisaient plutôt penser à des chevaux engloutissant leur pitance de carottes. A mes yeux, ces deux façons de manger traduisent la différence qui sépare nos deux familles en matière d'alimentation quotidienne. Pour terminer, l'employée est réapparue avec une douzaine de bières.

— Il n'y a aucune comparaison possible entre les couples qui se marient aujourd'hui et ceux qui le feront à partir de demain. Permettez-moi de vous adresser nos plus sincères félicitations.

Elle s'est inclinée. A Tôkyô, le rationnement dépend du service du Ravitaillement des Affaires économiques municipales. Elle nous a alors appris qu'une circulaire dudit service était arrivée hier, qui

stipulait : « La quantité d'alcool destinée spécialement aux nouveaux appelés sous les drapeaux et envoyés au front ainsi qu'aux cérémonies de mariage et d'enterrement sera réduite de moitié à compter du 5 mai. » Concrètement, le saké de fantaisie – deux grosses bouteilles de 1,8 litre – et la bière – douze bouteilles – réservés aux mobilisations et aux rapatriements passeront respectivement à une et six bouteilles ; de même pour le saké et la bière des cérémonies familiales, déjà limités à une et six.

— Voici la bière à laquelle vous avez droit, les deux familles réunies : une douzaine de bouteilles. Sans doute n'aurez-vous pas apprécié de voir la mariée privée de perruque, mais songez seulement aux malheureuses familles pour qui ce sera désormais le cas à partir de demain et qui, pour ne rien arranger, ne recevront plus que la moitié de ce dont vous bénéficiiez là. Je vous prie humblement de bien vouloir faire preuve de compréhension et de continuer d'accorder vos faveurs à notre maison.

— Pour ça, c'est point l'envie qui manque, mais encore faudrait-il que vous ayez quelque chose à vendre, a rétorqué, railleur, le père Furusawa. A tous les étages, on ne voit que des rayons désertiques. Tout ce que vous vendez, ce ne sont que planches à découper, pilons et *geta*, bref que des articles en bois.

— Et pourtant, nous sommes mieux approvisionnés que notre confrère Takashimaya, vous savez. Là-bas, on vend des sabres et rien d'autre à tous les étages.

La repartie de l'employée a fait son effet, comme prenait fin le temps qui nous était imparti.

Nous avons regardé s'éloigner Tadao et Kinuko puis les Furusawa et sommes rentrés d'abord à Nezu, pour, ma femme et moi, ressortir à midi afin de nous rendre au *Matériel agricole Furusawa*, près du grand pont de Senju. Avec ses plats de poisson cru savamment présenté, son *sukiyaki* de bœuf de Yonezawa tout fumant, ses plateaux de friandises regorgeant de cacahuètes, ses grands bols de plantes sauvages cuites, le repas de noce était fastueux – et l'épithète n'est point trop forte –, à donner l'illusion que les aiguilles de

la pendule s'étaient mises à tourner à rebours jusqu'aux années 12-13 (1937-38). J'ajouterai que le saké et la bière étaient à volonté, de même que les cigarettes, et j'ai été une fois de plus surpris par la bonne santé de l'affaire Furusawa. Mon frère, à qui avait échoué le rôle d'entremetteur dans cette union, s'est même arrêté un moment pour me parler et se faire valoir quelque peu lourdement tout en grillant Hikari sur Hikari : « Alors, Shinsuke, tu as une idée de tout ce que ça a coûté, ce banquet ? Je vais te le dire. Les cadeaux aux invités à part, 130 yens par tête de pipe, paraît-il. Ta Kinu a vraiment décroché le gros lot, crois-moi. » Sa façon de griller ses cigarettes m'a fait penser à un prestidigitateur : il piochait deux cigarettes à la fois, en portait une à sa bouche et escamotait la seconde du même mouvement qu'il faisait pour sortir l'allumette. Je n'ai pas apprécié ce procédé chez quelqu'un qui n'a nullement à se plaindre de la situation grâce à sa fréquentation des Furusawa, avec lesquels il grenouille au marché noir. « Ne t'imagines surtout pas que j'aie la moindre arrière-pensée de me servir de Kinuko pour avoir ma part de marché noir », lui ai-je envoyé. Je dirai à sa décharge qu'il n'était pas le seul à se ménager discrètement une réserve de cigarettes. Un coup d'œil plus attentif m'a permis de découvrir que tout le monde jouait des doigts avec une belle adresse. J'ai même surpris un virtuose qui, du même geste, se lançait des cacahuètes dans le gosier et dans la poche, et j'en ai retiré l'impression d'avoir été invité à je ne sais quelle réunion amicale d'illusionnistes.

Tout à coup, un plectre a heurté les cordes d'un shamisen en même temps que se faisaient entendre les premières paroles de la *Marche du Soleil Levant*, qu'une femme chantait en dansant :

Cette menotte qui dans le dos de ma mère  
Agitait ce jour-là le petit drapeau au Soleil Levant  
Souvenir flou de ce jour lointain  
Il vit encore dans mon cœur où le sang  
Bout d'amour pour mon pays...

— Ce n'est pas O-Sen, O-Sen Mimatsu ? ai-je demandé, surpris, à mon frère. Et puis, je ne vois pas ta femme. Elle était pourtant au Mitsukoshi...

— A la cérémonie ma bourgeoise, à la noce O-Sen. Je leur ai donné à chacune leur rôle. Il suivait O-Sen, les yeux plissés, s'était même mis à agiter les hanches en mesure. Comme tu le sais, avant de faire une fin en épousant le jeune patron du restaurant Mimatsuya d'Asakusa, O-Sen était une geisha très demandée du quartier des grands restaurants par-derrière Kannon. Une expérience encore bien utile, tu vois, on ne pouvait pas trouver meilleure artiste pour une réunion de ce genre. A sa place, tu imagines la bourgeoise, crâne dégarni et bouche édentée comme elle les a ? De quoi jeter d'un coup un fameux coup de froid, avoue. Bref, il faut savoir tirer parti des compétences.

Finalement, il n'a pu résister au plaisir de danser à côté d'O-Sen. C'était la belle-mère de Tadao qui accompagnait celle-ci au shamisen. Elle aussi peut faire valoir son expérience, puisqu'elle a travaillé naguère dans le quartier de plaisirs de Kameido.

Je mangeais le *sukiyaki* en compagnie d'un homme qui m'a révélé avoir servi dans la marine avec le père Furusawa. Fujikawa, comme il m'a dit s'appeler, est actuellement caissier à la mairie de Kamagaya, à Chiba, mais il m'a raconté que, en l'an 12 de Taishô (1923), au lendemain du grand tremblement de terre du Kantô, il était au large de Shinagawa en compagnie du père Furusawa à bord du navire amiral *Kurechin* qui avait rallié la région à toute vapeur, et sur le pont duquel ils avaient contemplé les épais nuages de fumée qui s'élevaient de la surface dévastée de notre cité impériale.

— Le commandant du *Kurechin* n'était autre que notre président du Conseil actuel, M. Kantarô Suzuki. Il s'inquiétait tellement de ce qui pouvait être arrivé au palais impérial qu'il n'a pu résister et a donné l'ordre à notre escadre de Kure d'appareiller pour Shinagawa. Si nous sommes cent millions de sujets à vénérer l'empereur, je suis prêt à parier que personne ne vient à la cheville de M. Suzuki sur ce chapitre.

— Au fait, il est également le grand chambellan de l'empereur.  
— En effet. Il est à l'entière dévotion de Sa Majesté.  
— Ce qui veut dire...  
— Son Cabinet ne ressemble en rien à celui de Tôjô ou de Koïso. Il est l'émanation même de l'empereur qui gouverne à travers lui. Pour moi, c'est la première fois que la volonté d'en haut est totalement reflétée au niveau politique.  
— L'ensemble des sujets de l'empereur sont enfin à la veille de faire corps pour la bataille décisive sur notre sol.  
— Je n'en suis point si sûr... Le caissier a glissé une cigarette entre ses lèvres, une autre dans sa poche, puis a frotté une allumette. Pour ma part, j'estime que l'empereur s'emploie présentement à mettre fin à la guerre.  
— Mettre fin à la guerre ?  
— Holà, évitez de parler de la tournure que peut prendre la guerre. C'était mon frère qui refaisait une apparition, une grosse bouteille de saké dans les bras. Venez pas vous plaindre si vous vous faites embarquer par la police militaire ! Ça sert à rien de se préoccuper de demain. Passons cette journée d'aujourd'hui agréablement, ça sera déjà fameux. Avec O-Sen et avec du saké ! Ce 4 mai est un jour béni des dieux ! Il a levé la bouteille et bu au goulot.  
C'est à 18 h que les présents aux invités ont été distribués. Le couvre-feu interdit des réjouissances plus tardives, qui obligent à garder l'éclairage électrique allumé. Comme je l'ai noté à la date d'hier, les cadeaux consistaient en deux ampoules, un paquet de seiches séchées, un autre de patates séchées et un savon long pour la lessive. Je ne saurais dire combien de centaines, voire de milliers de couples auront convolé aujourd'hui dans le pays, mais je peux affirmer une chose : la noce organisée par les Furusawa aura dépassé n'importe quelle autre en somptuosité. A la sortie, Kinuko m'a passé discrètement un petit paquet enveloppé dans du papier journal.  
— C'est le restant de bœuf de Yonezawa. Que Kiyoshi et mes sœurs en profitent.

Tu te comportes quand même bien vite en Furusawa, ma fille, me suis-je dit à part moi, pour ravitailler ainsi ta propre famille. J'ai toutefois accepté avec reconnaissance. Une fois dans la rue, quelque chose de sombre m'a frôlé le crâne à toute allure. J'ai découvert alors que les hirondelles avaient quitté le sud et fait leur apparition chez nous.

Le 5

Ai passé la journée à la maison, à noter par le menu le déroulement de la journée d'hier. 10 h 35 : début d'alerte aérienne ; 11 h 20 : fin de l'alerte. Dans l'intervalle, trois avions isolés ont survolé la capitale à trois reprises. Encore des vols de reconnaissance, ai-je songé, et je me suis remis sans plus hésiter à mon journal. En fin d'après-midi, visite de M. Kiichirô Aoyama, qui dirige notre comité de quartier :

— Monsieur Yamanaka, vous qui êtes apte au service de défense passive on m'a rapporté que vous êtes demeuré enfermé chez vous au moment de l'alerte, ce matin, sans rien faire pour vous y préparer. Notre quartier de Miyanaga ne peut être protégé des bombes incendiaires ennemies que par ses habitants. Un seul membre de la défense passive absent aggrave d'autant la menace qui pèse sur nous. C'est un manque total du sens des responsabilités. Sachez que si vous recommencez, je vous signalerai à la police. Vous voilà averti !

Il est ressorti sur cette mise en garde volubile. Je me demande comment il a su que je n'avais pas même enroulé mes bandes molletières durant l'alerte. Aurait-il un don de voyance ?

Le soir, je me suis couché de bonne heure en écoutant chanter Yumeji Tsukioka et Masako Kawada à la TSF. J'ai été éveillé par la sirène à 23 h 30. Dix minutes plus tard, on a annoncé l'approche de bombardiers. Etant donné que les alertes de nuit tombent souvent juste, je n'ai pas été véritablement surpris de cette annonce et j'ai enroulé mes bandes molletières puis coiffé ma capuche piquée. Malgré tout, libéré à présent du besoin de mettre en sûreté le trousseau

de Kinuko, je me sentais le cœur quelque peu léger. Les pinceaux lumineux des projecteurs balayaient en tous sens le ciel nocturne couvert. S'éteignaient-ils qu'on apercevait les étoiles par les trouées nuageuses. J'étais tendu, mais en fin de compte il ne s'est rien passé. La fin de l'alerte préliminaire a sonné à 0 h 30, la seconde à 0 h 50. Aux actualités radiodiffusées de 7 h, ce soir, on a annoncé qu'une vingtaine d'appareils ennemis avaient largué des torpilles flottantes dans les eaux de la Mer intérieure. La maîtrise de notre espace aérien serait-elle passée à l'ennemi ? Ce fut une journée frieuse et triste. A part cela, le beau-père est reparti pour Shimosuma au premier train.

#### Le 6

A 8 h 30 ce matin, Kinuko nous a fait sa première visite de jeune mariée, en compagnie de Tadao. Ils nous ont expliqué que le dimanche est jour de congé hebdomadaire au Matériel agricole Furusawa, qu'ils avaient donc déjeuné puis étaient sortis tout de suite après. Nous sommes le troisième jour et j'ai retrouvé une Kinuko méconnaissable. Avant-hier, c'était une fille chez qui tout était net : nez bien droit, bouche au dessin ferme, yeux fins au regard cristallin ; le cou long à la finesse de cigogne. Au collège, elle s'était fait un nom en qualité de vice-capitaine de l'équipe de tennis de table et cela expliquait sans doute cette vitalité qui l'habitait tout entière et qui semblait la propulser au plus court quand il ne s'agissait même que de traverser notre salon.

« Kinu est une beauté rare. Mais si elle continue comme ça, je la vois bien devenir un bel éphèbe », était allé jusqu'à dire mon frère. Or, ce matin, quelle Kinuko avais-je devant moi ? Languide, d'une consistance spongieuse, un aspect de méduse ; ses yeux, du velours humide, embués et luisants. En un mot, pulpeuse et douce. Je mets cela sur le compte de la bonne chère chez les Furusawa. A moins que cela ne soit le cas de toute fille qui vient de se marier ? Leurs cadeaux : à mon frère, une pièce de drap pour costume occidental ; à moi, un saumon salé et trois bouteilles de bière ; à Kazue, 2 kilos



de sucre, et à chacun des enfants, une paire de socques en superbe pawlonia aux veines fines et droites. Tous trois se sont récriés de joie à la vue du sucre, davantage qu'à celle des *geta*.

Ma femme s'est aussitôt mise à faire cuire les morues salées que je me suis procurées ces derniers temps. Morue, pommes de terre et oignons mijotés à la sauce de soja et agrémentés de saumon salé grillé : voilà qui laissait présager un joyeux déjeuner. Seulement, c'était sans compter sans nos hôtes, si je puis dire, des hôtes qui, en l'occurrence, étaient des B-29. Première alerte à 9 h : le charbon de bois sur le petit réchaud étouffé, nous nous sommes préparés à quitter la maison. L'alerte a été levée vingt-cinq minutes plus tard, mais le plat a eu l'air de mal supporter sa cuisson interrompue. Cela a donné un insipide brouet de morue aux pommes de terre. A 11 h 25, Tadao et moi nous apprêtions à trinquer à la bière pour accompagner le saumon grillé lorsque les sirènes se sont derechef fait entendre. J'ai enroulé mes bandes molletières et suis sorti, mais – comme un fait exprès – pour entendre sonner la fin de l'alerte. Nous avons retrouvé le saumon refroidi et la bière éventée. A 12 h, nous allions nous remettre à manger, du bon riz blanc tout fumant, lorsque, rebelote : troisième avis d'alerte. Et alerte levée à 12 h 25. En résumé, pour ne parler que de Tadao et de moi, à partir de 11 h 25 et durant une heure, nous avons passé notre temps à humer la bonne odeur du saumon, de la bière et du riz blanc encore tout chaud, à sortir puis à rentrer pour retrouver cette bonne odeur. J'accepte à bras ouverts n'importe quoi, si cela passe dans l'estomac, mais devoir tirer la langue dessus, là, merci bien !

Le déjeuner fini, les jeunes mariés sont sortis en compagnie des enfants pour se rendre à Asakusa. Il paraît que la salle Shôchiku du quartier donne un film de la Tôei avec Denjirô Okôchi en vedette principale : *Vies de bretteurs japonais*. Nous les avons regardés s'éloigner puis avons débarrassé et fait la vaisselle ensemble. C'est alors que ma femme m'a dit ceci :

— Sais-tu que les Furusawa ont déjà dépensé 10000 yens pour Tadao et Kinuko ? En cadeaux de fiançailles, travaux pour leur

pavillon, et puis pour la noce et les cadeaux d'aujourd'hui... M'est avis qu'on doit bien arriver à cette somme. Kinuko m'a confié qu'on lance parfois des pierres contre leur maison, en les traitant de « salauds de profiteurs de guerre ». Elle m'a avoué qu'elle ne s'y sentait pas à l'aise.

— Je me demande ce qu'en dit Tadao.

— De quoi ?

— Eh bien, de la façon dont ses parents jettent l'argent par les fenêtres.

— Oh, il ne devrait pas en être choqué, non ?

Ai décidé d'évoquer le fameux roi de la finance, Zenjirô Yasuda, devant Tadao, à son retour. Quel qu'ait été son visiteur, le baron ne lui faisait jamais servir qu'une portion de nouilles au sarrasin sur une petite assiette. Un jour, sa femme qui n'y tenait plus, lui a conseillé : « Vous pourriez au moins servir ces nouilles sur un clayon », à quoi il a répondu : « Cela ferait trop penser à l'argent qui s'écoule, comme l'eau à travers le clayon. » C'est cet état d'esprit qui lui a permis de devenir le magnat que l'on connaît. A vrai dire, ceci est une anecdote que j'ai entendu raconter par Musei Tokugawa<sup>11</sup>, et il ne faudrait pas gober cela les yeux fermés.

Les enfants sont rentrés à 16 h passées. Ils avaient quitté Tadao et Kinuko au pont Azuma d'Asakusa. Ils avaient pris le tram jusqu'au terminus du dépôt de Minami Senju et de là étaient rentrés à pied, ont-ils expliqué. Au moment de se séparer, Tadao leur a donné à chacun 10 yens. Lui ne sera jamais un magnat de la finance.

## Le 7

Certaines choses font penser que les performances des B-29 se sont grandement améliorées. En effet, ces derniers temps, la durée du survol des engins en mission de reconnaissance sur la capitale s'est allongée. Tandis que, jusque-là, ils se retiraient au bout d'une quinzaine ou d'une trentaine de minutes, celui de ce matin, par exemple, a vadrouillé une bonne heure au-dessus de nos têtes. L'ennui est que, pendant ce temps, il faut se tenir en alerte. Et c'est

à plus forte raison ennuyeux quand on sait que, depuis quelques jours, la distribution de l'eau est l'objet de restriction et que l'on n'en a que durant deux heures et demie, de 10 h à 12h30. Comme l'ennemi a l'air de régler son arrivée sur cette tranche horaire et nous survole une bonne heure, nous nous trouvons dans l'impossibilité de faire des réserves d'eau. Le robinet ne laisse toujours couler qu'un filet, un vrai pipi de vieillard. Ce sont quinze voire vingt minutes qui sont nécessaires pour remplir un malheureux baquet. Il arrive aussi que plus rien ne sorte et l'on est bien content quand, au bout de ces deux heures et demie, on est parvenu à remplir cinq ou six récipients. Or, on ne peut se consacrer à faire sa réserve d'eau dans l'intervalle d'une alerte, si bien qu'on a à peine le temps d'en remplir deux ou trois que déjà arrive le moment de la coupure. Dans ces conditions, il est impossible de se frotter le corps comme on le voudrait avant de se coucher. Qui pis est, on manque parfois d'eau pour la cuisine. Tout ceci pour dire les embarras que nous cause un simple B-29 qui s'éternise au-dessus de nous. Il n'empêche, d'où diable leur vient qu'ils en prennent autant à leur aise ces derniers temps ? Ces engins ne laissent d'inquiéter.

A partir de 18 h, réunion périodique de l'association de voisinage, dans mon atelier. Les dames ont confectionné des bandages patriotiques, dans le salon aux rideaux soigneusement tirés pour éviter que la lumière ne filtre. Au front, il y a pénurie de pansements, et si nous devons être bombardés, nous en aurons nous aussi besoin, enfin il est nécessaire de nous ménager une réserve de ce genre de matériel de secours en prévision de la bataille décisive sur Hondo. Aussi l'Association féminine patriotique a-t-elle lancé une campagne de confection de pansements ; pour sa part, notre comité s'est vu chargé d'en fabriquer un mille. Toutefois, aucun foyer par ici ne dispose plus de coton blanc. Vieux draps de lit, vieux rideaux, « vieux » kimonos légers... toute étoffe qui est associée à l'adjectif vieux est bonne pour le service. Chacune apporte ce qu'elle a, qui est ensuite décousu, déchiré, découpé pour devenir charpie puis pansement. Celles qui n'ont pas de tels tissus usagés arrivent, la

mine allongée, avec serrés sur la poitrine de vieux vêtements encore largement mettables. De temps à autre, le bruit d'un tissu qu'on déchire nous parvient jusque dans mon atelier où sont réunis les hommes. Un bruit qui fait penser à quelqu'un qui pleure.

— Le montant d'épargne populaire assigné à la capitale pour le présent exercice est de 11 milliards de yens. Il était de 9,5 milliards l'an passé, ce qui représente une hausse de 16 %.

La pièce est sombre et c'est la voix du chef du comité, M. Takahashi, qui s'est élevée. Ce n'est pas pour rien qu'il travaille dans un quotidien et ses propos sont chaque fois parfaitement documentés (même si, en fait, il est photographe).

— D'après une étude effectuée par mon journal, la population actuelle de la capitale se monte à deux millions deux cent mille...

Quelqu'un a émis un hoquet de surprise. Personnellement, si j'ai été plus discret, je n'en ai pas moins été effaré par ce nombre. Le recensement exceptionnel effectué l'an passé faisait pourtant état de près de sept millions et demi de personnes. Certes, bon nombre de concitoyens ont évacué la ville ou été victimes des raids aériens. Tout de même, deux millions deux cent mille ! Moi qui étais prêt à parier que nous restions au moins dans les quatre millions. 70 % de la population s'est donc envolée depuis février de l'an passé, soit en l'espace d'un an trois mois. J'aimerais bien qu'on m'explique !

— Si je divise ces 11 milliards de yens par deux millions deux cent mille, j'obtiens la somme de 5 000 yens par personne.

Cette fois, le hoquet a été général.

— Mais oui. Pour prendre mon exemple personnel, je touche un salaire mensuel de 200 yens ; ceci donne, toutes choses confondues, à peu près 3 000 yens l'an. Bref, même en épargnant l'intégralité de mon revenu, je n'atteins même pas la quote-part individuelle. Il est vrai que, comme nous sommes cinq à la maison, nous sommes censés mettre à gauche 25 000 yens, et pour moi qui ne peut même pas payer ma part, ces 11 milliards sont un objectif inatteignable. Inutile de dire que nos dirigeants connaissent la situation. La connaissant, comment expliquer qu'ils se soient fixés comme objectif

pareille somme de 11 milliards et cette quote-part ? Je parierais bien que, quelque part dans les hautes sphères de l'administration, quelqu'un a voulu à tout prix montrer que les fonctionnaires travaillent eux aussi avec acharnement et que son esprit a enfanté cette idée proprement chim... Il a soudain ravalé ses mots. Mais trêve de commentaires sur la situation. En tout état de cause, la municipalité entend que, sur 11 milliards de yens, 9,5 proviennent de l'épargne publique. Le milliard et demi restant constituant l'épargne planifiée. Et ce milliard et demi, il est de notre devoir de citoyens de...

— Arrêtez d'essayer de nous faire peur, voulez-vous ! a lancé Gen, le tailleur.

C'est Gen qui a la plus belle situation de tout le comité. D'ailleurs, c'est lui qui a fourni les deux paquets de patates séchées pour la réunion de ce soir (de mon côté, ma contribution s'est élevée à une seiche). En juin il y a deux ans, si ma mémoire est bonne, au moment où a été appliqué le Programme pour la sobriété des tenues de temps de guerre, le port des manches longues pour les kimonos et de la veste croisée pour les complets a été interdit. Depuis tout ce temps, la retaille des vestes à mettre droites lui permet de vivre grassement. Son souci, si tant est qu'il en ait un, c'est le fil, après lequel il ne cesse de courir, et son refrain est « plus de fil plus d'argent ».

— Vous auriez pu nous faire grâce de ça en y venant tout de suite, à notre devoir de citoyens de régler ce milliard et demi.

— Mais épargner ne serait-ce qu'un milliard et demi n'est pas une mince affaire. Je poursuivrai avec mon cas en exemple, a repris M. Takahashi en alignant les chiffres suivants : Association locale : 15 yens ; assurance locale : 25 yens ; syndicat local : 20 yens ; association féminine (son épouse) : 5 yens ; collègue (Shôichi) : 2 yens ; école populaire (Kazuko, Jirô) : 1 yen chacun, soit un total de 69 yens. Voilà la somme que le citoyen que je suis doit épargner sur un salaire mensuel de 200 yens, a-t-il poursuivi. A cela s'ajoutent 30 yens d'impôt sur le revenu. Sur mes 200 yens, vous voyez qu'il ne me reste plus que la moitié pour vivre. Je ne voudrais pas avoir l'air

de me plaindre, mais c'est dur... Quoi qu'il en soit, retrouvons-nous le mois prochain et les suivants avec, pour chaque chef de famille, une contribution de 40 à 50 yens, part de l'épouse comprise.

Le fils Takahashi et Kiyoshi étaient en train de bavarder sur le devant de la maison. Comme aucun participant ne soufflait mot, nous les entendions clairement.

— Moi, je pense que la reddition allemande est une manœuvre tactique. C'est vrai, quoi, on dit bien que les membres du parti nazi sont tous entrés dans la clandestinité. Propagandistes, simples membres, Gestapo et chefs SS se sont tous évanouis dans la nature. C'est pas normal, Kiyoshi, tu peux en être certain. Ils ont fait semblant d'avoir déposé les armes pour mieux passer à la contre-offensive, en douce, contre les Alliés. J'en mettrais ma tête à couper.

— Faut vraiment être en première année pour être naïf à ce point. Moi qui suis en deuxième, j'ai une analyse plus profonde de la situation. Les combats en Europe ont pris fin, tu es d'accord? Autrement dit, là-bas, Anglais, Américains et Soviétiques sont tous à se tourner les pouces. Et tu vas pas tarder à les voir concentrer d'un coup sur l'Asie toutes les forces qu'ils ont là-bas.

— Tu es encore plus naïf qu'un première année!

— Laisse-moi donc finir, Shô. C'est les Anglais qui sont les plus remontés. N'oublie pas qu'ils ont un tas de colonies en Asie. Ça serait grave pour eux de laisser les Américains se distinguer à leur place dans ces pays. Ça serait laisser leur allié y renforcer son influence et finir par lui grignoter ses colonies l'une après l'autre. C'est ce qui me fait dire que le pays le plus à craindre, c'est le Royaume-Uni. Il va donner tout ce qu'il peut contre nous. Je vais te dire un truc, y a pas pays plus dégoûtant au monde. J'ai discuté tantôt avec le concierge du bahut qui m'a dit : « Ceux-là sont persuadés qu'ils sont les seuls à être des hommes parce qu'ils parlent anglais, et que les autres peuples ne méritent pas ce nom. » On parle aussi anglais aux Etats-Unis, mais pour eux, ce pays n'est guère qu'une annexe de chez eux. Résultat, l'Angleterre domine le monde

de la tête et des épaules, et seulement ensuite, très loin derrière, viennent les Etats-Unis, et le reste n'est que cochons et compagnie. C'est comme ça qu'ils voient le monde, d'après lui. La preuve en est les étiquettes méprisantes qu'ils collent aux étrangers. Les Italiens sont des *wap*, autrement dit des gandins m'as-tu-vu, les Français des bouffeurs de grenouilles, les Allemands des *square heads*, des têtes carrées. Les Chinois, des *chinks*. Parce qu'ils ont les yeux bridés, il m'a expliqué.

— Il en sait des choses, le concierge de ton collègue, dis donc.

— Avant, il enseignait l'anglais.

— Ah bon ? Alors, je comprends pourquoi il sait tout ça. Et quel nom ils donnent aux sujets de l'empereur, ces Engliches ?

— Les *yellow belly*, les trouillards. On a la peau jaune, autrement dit *yellow*. Tu y ajoutes *belly*, le ventre, et ça donne « trouillard ».

— Sapristi, là, ils vont trop loin, ces fichus Engliches ! A ma sortie de l'Ecole navale d'Edajima, les premiers que je dégommerai, ça sera ceux-là. Mais, dis-moi, tu crois pas que l'Union soviétique a l'intention de se mettre avec notre pays ? Après tout, on a signé un traité de neutralité avec nous. Elle pourrait très bien pousser un peu plus loin dans la neutralité et...

— J'en doute. Tu veux savoir pourquoi ? Parce que nous avons conclu avec l'Allemagne et l'Italie le pacte tripartite contre le communisme bien avant ce traité. « Contre le communisme », oui. Les trois pays se sont mis d'accord pour s'entraider face à la menace communiste. C'est comme ça que ce pacte anti-Komintern a servi de base aux traités signés ensuite, entre le Japon, l'Allemagne et l'Italie : pacte tripartite, accord interdisant la signature d'une paix séparée, accord de coopération militaire... Le traité de neutralité nippo-soviétique n'est venu que par la suite et ça serait pas pour me surprendre que les Soviétiques en aient après nous à cause de ça. D'ailleurs, tu sais bien qu'ils ont fait savoir voici pas longtemps qu'ils n'avaient pas l'intention de le renouveler. Et puis il est encore en vigueur pour un an, mais va savoir quand ils annonceront qu'ils y mettent fin ! Mais bon, au fond, qu'est-ce que ça fait, dis voir, de

pas s'allier avec ces Ruskofs ? La guerre de la Grande Asie orientale remportée, faudra bien leur voler dans les plumes, de toute façon.

— Tu as raison.

— Mais j'espère qu'ils se tiendront peignards au moins le temps qu'on se batte contre les Américains et les Anglais. En tout cas, tout ce que qu'on peut faire, c'est prier pour qu'ils n'attaquent pas avant qu'on leur ait réglé leur compte, à ceux-là.

— C'est ce que le ministre des Affaires extérieures Tôgô disait hier. Dans le journal de ce matin, il y avait un important communiqué du ministre, dans lequel il insistait pas mal sur le fait que nos seuls ennemis, ce sont les Anglo-Américains.

— Vous allez les laisser bavasser encore longtemps comme ça ? est intervenu le tailleur en se tournant vers M. Takahashi et moi. Vous savez ce qu'il en coûte à dégoiser ouvertement des perspectives de la guerre. La police militaire a des oreilles partout, je ne vous apprend rien.

— Tant qu'ils en restent là, il n'y a rien à craindre, a répondu le dentiste Igarashi, intervenant pour la première fois de la soirée. J'ai eu l'impression qu'il n'avait fait que somnoler jusque-là. Ces deux jeunes *nikudan*<sup>12</sup> sont on ne peut plus précieux pour l'empire, les autorités ne vont pas leur mettre le grappin dessus pour une raison aussi futile. Bon, ce n'est pas le tout, messieurs. Je vous laisse, mes manuels m'attendent...

Simultanément, les dames ont semblé en avoir terminé avec leurs pansements et nous avons vu apparaître Mme Igarashi.

— Figurez-vous que mon mari doit prochainement cumuler l'activité de médecin à celle de dentiste. En effet, vu le manque actuel de médecins, n'est-ce pas, le ministère de la Santé publique a décrété que, par mesure d'exception, les dentistes qui passeraient le concours recevraient l'autorisation d'exercer la médecine.

— Et pour cela, il faut potasser.

— Ah bon ? Et le concours est pour quand ? a demandé Gen.

— Fin septembre.



— Alors comme ça, vous vous mettez à apprendre sur le tard. Voilà qui n'est guère pour me rassurer, je vous avouerai. Ça n'est point pour dire, mais vous avez beau être le meilleur dentiste de Nezu, je trouve discutable que vous deveniez docteur à votre âge.

— Vous n'avez pas de crainte à avoir, a assené M. Igarashi. Au jour d'aujourd'hui, personne n'est plus atteint d'aucune affection compliquée. La plupart du temps, les gens souffrent de blessures des suites d'un bombardement, ou de maladie de peau. Autrement dit, il suffit de savoir traiter ces blessures et de connaître le nom des pommades à appliquer pour faire le travail d'un honnête docteur. Quant au ministère, je crois pouvoir dire qu'il n'en attend pas davantage de nous.

Le vent s'est levé durant la nuit, mais aucune sirène n'a retenti. J'ai dormi d'un bon sommeil.

Le 8 avril

11 h30 ce matin, alerte préliminaire. La TSF a annoncé l'approche de nos côtes d'une dizaine de gros appareils, pour aussitôt rectifier : cent engins de plus petites dimensions. Tout de suite après, les sirènes se sont mises à hurler. On se serait volontiers passé de mitraillage en ce jour du mois commémoratif du début de la guerre. Les nuages étaient bas, le sol envahi de faux jour parcouru de temps à autre par de curieuses rafales de vent. J'en ai ressenti une impression sinistre.

— Cette fois, je propose d'aller nous réfugier dans un abri du parc d'Ueno. Peu importe si le chef du comité me morigène ensuite, venais-je de dire à Kazue lorsqu'un facteur du bureau de Hongô est arrivé avec une carte postale exprès. Depuis mai dernier, les bureaux de poste et de télégramme-téléphone ont supprimé tous les jours fériés et congés et travaillent à plein rendement. Ceux des zones sinistrées sont ouverts 24 h sur 24, ce qui est bien commode puisque cela permet de recevoir du courrier comme moi ce matin, au beau milieu d'une alerte. J'ai reçu la carte et remercié le préposé en lui offrant un morceau de patate séchée. La carte m'était

envoyée par le patron des brasseries de saké Yamamoto. En voici la teneur :

« Permettez-moi de vous adresser mes regrets de n'avoir pu vous rencontrer lors de votre visite concernant le triporteur. Si vous y tenez vraiment, je suis disposé à répondre favorablement à votre demande. Toutefois, je n'accepte pas le paiement par mensualités. Ma seule condition est 7 au comptant. Il m'est impossible d'accepter un autre mode de paiement. Je rentre à la maison chaque fin de semaine, des Draperies de Kashima. Au cas où vous ne pourriez venir durant ces deux jours, vous pouvez en parler à ma femme. Je lui ai tout expliqué. Salutations. »

Le tampon indiquait qu'elle avait été postée au bureau local de Toride à la date du 28 avril. Elle avait donc mis onze jours pour parvenir à Nezu. Mais enfin, les voitures postales étant si fréquemment l'objet de mitraillages par les avions ennemis et beaucoup de courrier précieux finissant en cendre, je dois plutôt me réjouir d'avoir reçu cette carte en dépit de tout ce retard. Quant aux chasseurs annoncés, ils ont finalement été tout juste une dizaine à survoler Nezu en rase-mottes et l'alerte a été levée sans que rien ne se soit produit, un peu après midi (à 12h25 précisément). Comme je l'ai su après coup, une centaine de P-51 guidés par deux ou trois B-29 ont passé Chiba à très basse altitude et, par escadrilles de quinze ou trente, se sont livrés à des mitraillages en règle des aérodromes et des usines d'armement.

Suis tout de suite allé voir mon frère, avec mon sac sur le dos. Je l'ai trouvé en train d'installer une cloison de tôle rouillée au centre de son salon.

— J'ai fait venir O-Sen au repas de noce de Kinu et depuis c'est la soupe à la grimace avec la bourgeoise, m'a-t-il expliqué en faisant les cornes des deux index de chaque côté de son front. Elle jure ses grands dieux qu'elle ne la reverra plus. Mais je ne peux tout de même pas mettre O-Sen à la porte. C'est ce qui t'explique cette solution de fortune : je les isole par cette cloison. On dirait bien que le *sukiyaki* manqué lui est resté sur le cœur, à la bourgeoise. Cette histoire de bouffe me retombe sur le bec, quoi.

Je lui ai donné à lire la carte de M. Yamamoto en le priant de bien vouloir ajouter 6000 yens aux 1000 déjà empruntés le 26 passé, en précisant que je les gageais sur les deux mille éventails rigides et quatre cents pliants qui ont trouvé refuge à Yamanashi. Sans oublier qu'en faisant le transporteur, j'allais toucher des journées et étais prêt à le rembourser à tempérament, par exemple à raison de 10 yens par jour.

— Les éventails, je te les reprends. L'été n'est plus très loin, je les écoulerais aisément. Toi comme moi, on fait une bonne affaire. Il s'est mis à compter les billets de 200 yens tout neufs qu'il venait de sortir de son coffre-fort portable. 7000 yens pour un triporteur, c'est tout à faire raisonnable. N'empêche, tâche voir de lui en faire rabattre autour de 500. Il a descendu trois savons noirs de par-dessus le plafond, qu'il a fourrés dans le sac que je gardais encore sur les épaules. Débrouille-toi pour les refiler à sa bonne femme au moment opportun.

C'était bien vu : un pro de la combine au marché noir doit être un fin psychologue.

— Ne les sors pas tout de suite, surtout. Elle devinerait combien tu tiens à avoir le tri. Le truc, c'est que, quand tu vois que la négociation risque de patauger, tu les sors, l'air de rien, en disant : « Au fait, je vous ai apporté un petit cadeau, madame. » Inutile de les faire voir si tout semble bien se passer. Tu les garderas pour toi. Le savon, ça peut se transformer en riz, en pommes de terre, en ce qu'on veut.

Au moment où je ressortais de chez lui, on a annoncé la fin de l'alerte. Vu la situation du réseau des chemins de fer, ma destination était considérée comme « moyennement éloignée » et il fallait faire la queue pour obtenir le billet. Là encore j'ai suivi le conseil de mon frère et demandé un aller simple jusqu'à Matsudo. C'est-à-dire pour une gare « proche ». Au guichet de distribution des billets était affiché ceci :

« Certains voyageurs se présentent et demandent un aller-retour Ueno-X en se disant que cette distance leur en donne le droit. Or, ce

sont là des paroles de mauvais patriotes tout à fait étrangers à l'esprit de sacrifice de nos *Tokkô*. Forts d'une foi inébranlable, ceux-ci décollent vers leur destinée de cadavres au fond de l'eau avec juste assez de carburant pour effectuer un aller simple. Ils méritent parfaitement qu'on dise d'eux qu'ils ont leur "billet d'aller simple pour la mort". C'est dans cet esprit que nous avons suspendu toute vente de billets aller-retour. Le chef de gare de la gare d'Ueno. »

Suis arrivé à Toride avec le billet pour Matsudo et ai réglé le supplément de 4,20 yens. Telle est la méthode que m'a enseignée mon frère pour obtenir un billet moyenne distance à partir d'un billet courte distance. Aujourd'hui étant un mardi, le patron était absent et j'ai donc négocié avec son épouse. Tout en m'offrant des pois de soja bouillis au sel et des boulettes de riz saupoudrées de pâte de soja fermentée, elle a bien insisté : « J'ai reçu des instructions formelles de mon mari, je ne dois pas céder ne serait-ce que d'un sou sur les 7 000 yens convenus. » Pourtant, comme prévu, elle n'a pu résister à l'attrait du savon. Au premier que je lui ai mis sous les yeux : « Si je lui annonce que j'ai dit oui à 6 500, je vais prendre une rouste. Mais, bon, j'en ai l'habitude... » a-t-elle dit en hésitant. Au second posé sur la natte devant ses genoux : « S'il me bat, eh bien, je lui rendrai la pareille. Ça m'arrive de temps à autre, ces derniers temps... » Elle a ri. « Alors, topons donc pour 6 500 yens... » et, effectivement, elle a battu des mains. Le troisième était resté au fond de mon sac. Il a été décidé que je repasserais prendre possession du tri l'après-midi du samedi, jour de retour du patron, et je lui ai remis un acompte de 5 000 yens. J'ai reçu en cadeau deux ampoules, 2 *gô* d'huile de table, trois carottes, 600 *momme* de miso et 4 *gô* de saké brut. Je lui en ai été si reconnaissant que je lui ai offert le savon restant. Décidément, je ne suis pas fait pour le marché noir. Comme le vieux patron ne se montrait toujours pas, je m'en suis inquiété, sur quoi les larmes ont roulé au long de ses joues :

— Il a fini par perdre vraiment la tête. Dès qu'il entend un bruit d'avion, il se précipite sur la route en hurlant : « Ils nous bombardent